8 A 343

DE L'INFLUENCE

DES PASSIONS

SUR

LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'espérance.

DELILLE, *Poëme de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine, Chirurgien-major du 2e. régiment de flottille impériale, membre correspondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.*

De l'Imprimerie de J. DESOER, à Liege.

1808.

96-11

DE L'INFLUENCE DES PASSIONS SUR LA PRODUCTION DES MALADIES.

La crainte d'un côté, de l'autre l'espérance.
DELILLE, *Poëme de l'Imagination.*

Par C. T. A. CHARPENTIER, de Joigny, *Docteur en Médecine, Chirurgien-major du 2e. régiment de flottille impériale, membre correspondant de la Société Médicale d'émulation de Paris, &c.*

Ire. PARTIE

QU'IL est admirable cet ordre sublime qui règne dans toute la nature; comme tout y brille de la sagesse, de la prévoyance du Créateur! le philosophe est pénétré d'une émotion profonde quand il observe cet immense horizon, lorsqu'il analyse les différens objets qu'il y rencontre, pendant qu'il en recueille les résultats les plus merveilleux. C'est particulièrement dans l'étude des corps organisés & surtout dans celle des animaux, que nous avons continuellement lieu de remarquer cette sagesse ineffable, cet ordre de rap-

ports, cette harmonie ſuivant laquelle tout ſe lie pour tendre ſans ceſſe à des vues conſervatrices.

De même que dans le Ciel le mouvement des aſtres & ſur la terre celui de tous les êtres inorganiques eſt réglé par cette grande loi dont la découverte a immortaliſé Newton ; de même l'économie animale eſt régie par des lois immuables, dont la plus belle diſpoſition eſt que, la nature, en donnant à l'animal des moyens de diſtinguer ce qui lui convient & ce qui lui eſt nuiſible, lui fournit en même temps des réſiſtances à oppoſer aux objets deſtructeurs auxquels il eſt continuellement en butte.

Les idées de *ſenſibilité*, de *plaiſir* & de *douleur*, de *déſir* & d'*averſion*, ſe préſentent naturellement à nous ; & nous arrivons à l'établiſſement des paſſions comme conſéquence néceſſaire de la vie des animaux, comme principal moyen conſervateur.

L'animal trouve parmi les objets qui l'environnent les moyens d'entretenir ſa vie & de propager ſon eſpèce. Mais à côté de ce qui eſt propre à ſatisfaire ſes beſoins ſe trouvent une infinité d'êtres qui lui ſont nuiſibles. Il a donc fallu que l'animal fût doué de la ſenſibilité, de cette propriété précieuſe au moyen de laquelle il reconnaît & diſtingue les ſubſtances qu'il doit admettre comme étant en rapport avec ſon économie & celles qu'il doit rejetter comme lui étant contraires.

Le plaiſir nous indique que telle choſe nous eſt avantageuſe, la douleur que telle autre nous eſt funeſte. Et ſelon que nous jugeons que l'objet extérieur eſt ou n'eſt point en rapport avec notre organiſation,

il s'élève en nous des mouvemens qui ont des directions différentes.

Dans le premier cas ces mouvemens tendent à nous porter au devant des impreſſions, à donner la plus grande extenſion aux organes de nos ſens, à nous faire en quelque ſorte épanouir toutes les extrémités nerveuſes pour ſentir par le plus de points poſſible. Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire ſi l'impreſſion eſt ou doit être douloureuſe, toute notre économie reçoit ſubitement une impulſion contraire, tous nos organes ſentans ſont dans un état de conſtriction, préſentent ainſi la moindre ſurface, pour éviter autant que poſſible les atteintes de l'objet nuiſible. Et enſuite ſi nous nous en ſentons capables, la réaction ſuccède, les forces ſe reportent à l'extérieur, nous employons tous nos moyens pour combattre notre ennemi & le faire diſparaître. Ces mouvemens intérieurs, nous les appelons les *Paſſions*. Elles ſont une condition néceſſaire de notre organiſation. Elles ſont les reſſorts de notre machine. Sans paſſions nous ſommes ſans action. Les paſſions, dit *Voltaire*, ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau; quelquefois elles le ſubmergent, mais ſans elles il ne pourrait voguer.

Voilà les paſſions primitives, elles nous ſont communes avec les animaux. Mais l'homme a reçu de plus qu'eux les plus nobles facultés, celle de former des idées, de les réfléchir, d'en faire des abſtractions, celle de tranſmettre ſes penſées à autrui. Le rapprochement des hommes, la communication mutuelle de leurs idées, de leurs lumières, de leurs talens, de leurs

vices & de leurs vertus, le monde moral enfin eſt donc naturel.

La vie ſociale tient à la nature de l'homme & eſt ſon apanage. Mais, par l'abus qu'il en fait, l'homme va puiſer le malheur à la ſource qui ne devait lui procurer que les plus douces jouiſſances. Ce ſont ces abus qui, en multipliant ſes déſirs à l'infini, produiſent en lui une foule de beſoins de convention, dont la ſatisfaction devient auſſi néceſſaire que celle des beſoins réels. De-là naiſſent la plupart de ces paſſions factices qui ſont en général ſi orageuſes telles que l'amour moral, le déſir inſatiable des honneurs, de la gloire, de la célébrité, des richeſſes.

L'imagination, cette belle faculté qui ſeule nous met à une ſi grande diſtance des animaux; qui, ſi elle était conſtamment bien dirigée, ne procurerait à l'homme que du plaiſir; l'imagination, dis-je, ne lui cauſe ſouvent que des ſouffrances. Elle lui repréſente ſans ceſſe les objets qui ont donné naiſſance à ſes paſſions, les lui offre avec des couleurs différentes, lui crée même des êtres qui n'ont jamais exiſté, le met ainſi dans l'erreur, lui donne de faux eſpoirs, produit en lui une infinité de déſirs inſenſés qu'il ne peut ſatisfaire & qui parconſéquent deviennent la ſource de chagrins ſans nombre.

„ Dans l'homme, dit Buffon, le plaiſir & la douleur phyſiques ne ſont que la moindre partie de ſes peines & de ſes plaiſirs; ſon imagination qui travaille continuellement, fai tout ou plutôt ne fait rien que pour ſon malheur; car elle ne préſente à l'ame que des fan-

tômes vains ou des images exagérées & le force à s'en occuper; plus agitée par ces illuſions qu'elle ne peut l'être par des objets réels, l'ame perd ſa faculté de juger & même ſon empire; elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en ſecond & ſouvent elle veut l'impoſſible; ſa volonté qu'elle ne détermine plus, lui devient donc à charge; es déſirs outrés ſont des peines, & ſes vaines eſpérances ſont tout au plus de faux plaiſirs, qui diſparaiſſent & s'évanouiſſent dès que le calme ſuccède & que l'ame reprenant ſa place, vient à les juger. «

L'imagination eſt toujours en raiſon de la ſuſceptibilité nerveuſe, qui, elle même, eſt en général toujours proportionnée à l'activité de l'imagination. Tout ce qui développe l'une ou l'autre eſt cauſe de la plus grande violence des paſſions & de la plus grande fréquence de leurs accès.

Elle n'eſt point idéale, elle eſt approuvée par l'obſervation, cette théorie de Pythagore qui veut entretenir la ſalubrité du corps, en ayant ſoin de modérer toutes les paſſions de l'ame, par l'étude de la philoſophie & des ſciences ſpéculatives, par le ſpectacle paiſible des ſolitudes agréables & en général par tous les moyens qui portent le calme dans les ſens extérieurs, & font paſſer juſque dans l'ame, les douces affections de nos yeux & de nos oreilles (1).

C'eſt avec raiſon que J. Jacques, (2) établit que

---

(1) Voyez Encycl. méth. art. *Hygiène.*

(2) Diſcours ſur l'Inégalité.

l'accroiſſement de nos beſoins & de nos paſſions ſuit toujours celui de nos connaiſſances. N'eſt-ce pas en proportion de la civiliſation, que s'accroit cette vanité, cette émulation avec laquelle tous les arts ſont cultivés? N'eſt-ce pas chez les peuples les mieux civiliſés, que ſe trouvent cette activité prodigieuſe, cette tendance à de nouveaux plans, à de nouvelles entrepriſes? L'imagination n'y eſt-elle pas ſans ceſſe à la recherche de tout ce qui peut tendre au perfectionnement du genre humain? On ſe forme de nouvelles relations, on s'impoſe de nouveaux devoirs, on ſe crée de nouveaux beſoins. Des paſſions nouvelles s'allument continuellement. On veut ſans ceſſe ſe répandre au-dehors pour courir bien loin après le bonheur qu'on trouverait ſans peine ſi on le cherchait auprès de ſoi. St-Evremond, a dit qu'il n'eſt pas toujours beſoin de la jouiſſance des plaiſirs, & que ſi on fait un bon uſage de la privation des douleurs, on rend ſa condition aſſez heureuſe.

L'éducation, la manière de vivre, les différentes habitudes des habitans des villes ſont bien propres à produire un excès de ſuſceptibilité nerveuſe & par conſéquent à favoriſer la naiſſance & la véhémence des paſſions. Auſſi obſerve-t-on ces dernières ſous toutes les formes dans les grandes cités. L'éducation morale y étant ſouvent oppoſée aux lois de la nature, contrarie l'éducation phyſique. Le développement précoce des facultés intellectuelles ſe faiſant aux dépens du phyſique, établit de très-bonne heure la prédominance du ſyſtème nerveux, produit en conſéquence l'exaltation

de l'imagination & donne ainſi naiſſance à une foule de déſirs, avant que l'organiſation phyſique de l'individu lui permette de les ſatisfaire. Dans l'âge mur, la différence des rangs & des fortunes l'expoſe continuellement à l'ambition, à la ſoif de l'or, à l'envie, &c.

L'état de repos dans lequel vivent la plupart des habitans des villes & auquel ſouvent les oblige la nature de leur profeſſion, nuit ſingulièrement au développement du ſyſtème muſculaire & favoriſe celui du ſyſtème nerveux. Cette inactivité phyſique, d'ailleurs, permet le travail de leur imagination & produit ainſi une activité morale qui, la plupart du temps, leur eſt pernicieuſe.

Les époques des orages politiques ſont les plus fertiles en paſſions. Chacun alors cherche à ſe donner une nouvelle ſphère d'activité, chacun forme des déſirs inſenſés; c'eſt alors que ſe développent les paſſions de toute eſpèce; c'eſt alors qu'elles ſont dans toute leur véhémence & qu'elles cauſent à l'économie animale les plus grands déſordres. Nous avons vu récemment ces violentes agitations qui changent toutes les conditions, qui bouleverſent toutes les fortunes. Auſſi avons nous obſervé un grand nombre de maladies cauſées par les affections morales auxquelles chacun s'eſt trouvé expoſé pendant la tourmente révolutionnaire.

Les différens organes dont l'aſſemblage conſtitue l'être organiſé ont une ſtructure, une ſituation déterminée. Leurs attributs, leurs propriétés, leurs fonctions ſont établis de manière, que de leur correſpondance, de leur influence réciproque, de leur harmonie enfin

réſultent *la vie & la ſanté.* Mais tous les êtres ne ſont point organiſés de la même manière ; il y a une gradation, & l'animal le mieux organiſé eſt celui dont la machine eſt la plus compliquée & en même temps la plus facile à déranger. L'homme, à une organiſation très-compliquée joint cette ſenſibilité éminente, dont l'extrême étendue & la fineſſe le mettent, il eſt vrai, infiniment au-deſſus des autres animaux mais ne rendent que d'avantage ſon économie ſingulièrement ſuſceptible d'être troublée à la moindre occaſion. Et les paſſions, qui, comme nous l'avons dit, dépendent de ſon organiſation ; ces mouvemens intérieurs, que la nature ſuſcite en lui dans des vues conſervatrices, les paſſions, dis-je, offrent ſouvent chez l'homme une violence & une durée vicieuſes qui altèrent les forces vitales, changent l'ordre & le mode des fonctions, & troublent ainſi cette harmonie qui conſtitue *la ſanté.* Tant il eſt difficile à l'homme de conſerver cet équilibre qui devrait continuellement régner entre ſes déſirs & les facultés qui doivent lui ſervir à les ſatisfaire.

Les paſſions étant dans le cas de produire une impreſſion fâcheuſe ſur l'homme en état de ſanté, on peut juger combien elles doivent lui être pernicieuſes dans l'état de maladie, où preſque toujours l'exaltation de la ſenſibilité rend les impreſſions extrêmement vives.

Il eſt très-difficile de déterminer exactement, d'une manière générale, cette influence des paſſions ſur la conſtitution phyſique de l'homme. Car elle varie à l'infini. Mais remarquons cependant que toutes les affections vives de l'ame ont un effet commun qui eſt

de porter primitivement, ſur les organes qui avoiſinent le diaphragme, une impreſſion qu'on ne peut décrire. Les autres effets, qui ſont ſécondaires, offrent chez les différens individus, autant de différences qu'en préſentent la diſpoſition des forces vitales & par conſéquent la ſenſibilité, dont les paſſions ſont un des réſultats.

Ainſi, pour que nous ayons des titres, des points principaux auxquels nous puiſſions rapporter les différens effets des paſſions, nous devrons examiner l'état de la ſenſibilité dans les circonſtances principales. Nous devrons obſerver ſes variétés dans les différens tempérammens, dans les ſexes. Nous devrons apprécier l'influence qu'elle reçoit des révolutions des âges, des climats, des ſaiſons, de l'abſence ou de la préſence de la lumière & enfin de certains états pathologiques.

En préſentant ainſi les principales variétés de la ſenſibilité, nous verrons quel eſt le caractère des paſſions qui en dérivent, à quelles affections chacune de ces variétés eſt ſujette. Il me ſemble que c'eſt le ſeul moyen de parvenir à notre but; la ſeule manière d'y procéder avec ordre. Nous nous garderons, dans cet examen, de nous laiſſer entraîner aux courants de notre imagination. Nous rejetterons toute hypothèſe, quelqu'ingénieuſe, quelque ſpécieuſe, quelqu'attrayante qu'elle ſoit. Nous ne parlerons que d'après l'obſervation & nous tâcherons ainſi d'éviter l'erreur & d'arriver à la vérité.

TEMPÉRAMENS.

Pour peu que nous voulions comparer l'homme en état de ſanté à ſon ſemblable, nous voyons combien les individus de l'eſpèce humaine diffèrent entre eux, combien de traits les diſtinguent, nous remarquons cette grande diverſité de rapports qui ſe trouve entre les parties qui conſtituent leur organiſation. Nous trouvons des nuances multipliées à l'infini dans la diſpoſition, dans la ſtructure, dans le volume des organes. Nous obſervons ſurtout dans la répartition des forces vitales & particulièrement dans celle de la ſenſibilité, les différences d'où découlent celles qui règnent dans l'énergie des ſyſtêmes & même dans les fonctions de certains organes. Et la ſenſibilité morale tirant ſon origine de la même ſource que la ſenſibilité phyſique, nous reconnaîtrons que la nature des penchans, le caractère des affections morales, en ſuivent preſqu'entièrement les variétés.

En examinant d'abord les principales différences qui ſe trouvent dans les ſyſtêmes généraux dont ſe compoſe l'économie animale, nous verrons des hommes ſe faire remarquer par l'excès des ſolides ſur les liquides, d'autres par celui des liquides ſur les ſolides; chez les uns le ſyſtême lymphatique en excès ſur le ſanguin, chez les autres une diſpoſition contraire, & certains individus doués d'un mélange aſſez heureux de ces deux ſyſtêmes. Nous en trouverons chez qui le ſyſtême muſculaire ſera extrêmement développé, d'autres chez leſquels il ſera très-peu marqué.

Si nous portons enſuite notre attention ſur les différences conſtitutionnelles que préſentent les diſpoſitions ſpéciales de diverſes régions & même de certains organes, (ce qui eſt très-important à remarquer) nous obſervons que chez les uns la pléthore ſanguine affecte les régions ſupérieures, que chez d'autres elle affecte la région pectorale, & chez d'autres la région lombaire. Nous voyons les uns avoir une diſpoſition aux engorgemens lymphatiques dans les régions ſupérieures, d'autres dans la poitrine, d'autres dans l'abdomen. L'un nous offre la prééminence du cerveau, celui-ci la prééminence des poumons, celui-là la prééminence de l'eſtomac. Des individus ont des appétits vénériens exceſſifs, d'autres ſont d'une chaſteté peu ordinaire. On en voit qui ont une voracité étonnante. Il en eſt qui ſont pris d'une diarrhée habituelle; il en eſt qui ſont affectés d'une conſtipation extraordinaire, quelques-uns éprouvent une excrétion habituelle d'une mucoſité viſqueuſe gluante qu'on nomme communément *pituite.* Quelques-autres, ayant une diſpoſition qui n'eſt pas moins remarquable, ſont de temps en temps ſujets à ces évacuations bilieuſes ſouvent exceſſives appelées *débordemens de bile*, évacuations indépendantes de cette manière d'être qui conſtitue le tempérament appellé bilieux.

Il ſerait trop long de donner la ſérie de toutes les notions qui compoſent la connaiſſance complète du tempérament. Je viens d'expoſer rapidement les titres des principales différences qu'on remarque chez les individus de l'eſpèce humaine en état de ſanté. J'ai

choiſi les variétés les plus importantes, celles qui ont ſur la vie & ſur la ſanté une influence indubitable. Elles ſont toutes déterminées par la manière dont eſt répartie la ſenſibilité, ce grand reſſort de la vie. Et l'obſervation la plus authentique, la plus impartiale nous fait voir continuellement la correſpondance qui règne entre les affections morales, & toutes ces différences conſtitutionnelles; auſſi l'étude des tempéramens eſt un objet abſolument néceſſaire pour le développement de mon ſujet.

La manière particulière dont, ſous tous les rapports, ſont organiſés les différens individus, conſtitue donc pour chacun d'eux ſon tempérament, ſon idioſyncraſie. Cette organiſation particulière établit donc auſſi pour chacun d'eux ſa condition morale en déterminant la nature de ſes penchans & de ſes affections. Et chaque homme ayant ainſi, au phyſique & au moral, une phyſionomie qui fait qu'aucun ne reſſemble parfaitement à un autre, il règne dans les tempéramens une variété infinie, dont le médecin obſervateur acquiert chaque jour les notions dans l'exercice de ſon art, mais dont je ne puis, ſans riſquer d'être confus, expoſer ici que les principales nuances. Pour faire cette expoſition il me faut une méthode, j'ai beſoin de claſſer les tempéramens comme on le fait pour la deſcription des maladies dont auſſi aucune ne reſſemble parfaitement à une autre Car la *noſologie* eſt la claſſification des différentes manières d'être du principe vital lorſqu'il eſt affecté morbifiquement, tandis que la claſſification des tempéramens eſt un

ordre que l'on établit pour examiner les différens modes du principe vital en état de ſanté.

Les claſſifications des tempéramens faites par les anciens, quoique regardées comme un des plus beaux monumens qu'ils nous aient laiſſé, n'en ſont pas moins incertaines & hypothétiques. Quoi de plus vague en effet que cette diſtinction des tempéramens en *chauds*, *froids*, *ſecs*, *humides*? La dénomination de *ſanguin*, *bilieux*, *pituiteux*, *mélancolique* qu'ils avaient auſſi adoptée, en la fondant ſur la prédominance de leurs quâtre humeurs principales, doit être auſſi rejetée d'après les connaiſſances que les modernes ont acquiſes en anatomie & en phyſiologie.

Ces différentes raiſons m'ont déterminé à admettre la méthode du profeſſeur *Hallé*. La diſtinction qu'il a adoptée pour les tempéramens me paraît établie ſur des fondemens bien plus certains & nous fait connaître un grand nombre de variétés très-importantes, dont les caractères ne ſe trouvaient pas compris dans les grandes claſſes qu'on avait adoptées avant lui.

Examinons d'abord l'état de la ſenſibilité dans les individus, chez qui le ſyſtême lymphatique eſt en excès ſur le ſanguin; ce qui répond à peu-près à ce que les anciens appellaient *tempérament pituiteux*. Ces individus ont l'habitude extérieure du corps molle, lâche, la peau d'un blanc de lait, douce, peu velue, les yeux grands, languiſſans, ordinairement bleus, les cheveux blonds ou chatains; ils ont ſouvent une eſpèce de bouffiſure qui leur donne un faux embonpoint. Les muſcles ſont plongés dans un tiſſu cellulaire dont le

peu de ton, la laxité & la molleſſe ſemblent paralyſer le mouvement des organes muſculaires & cauſer ainſi la lenteur dans les mouvemens qui caractériſe ce tempérament. Ces caractères conviennent auſſi en général à la ſurabondance des parties liquides ſur les parties ſolides.

La ſomme de la ſenſibilité, des élémens de la vie eſt peu conſidérable dans les perſonnes de ce tempérament. Les fonctions s'y font avec peu d'activité, ſouvent même elles ſont imparfaites. Auſſi eſt-ce dans cette claſſe qu'on trouve ceux qui ſupportent le plus facilement la faim. Les fonctions du cerveau s'y font avec lenteur; ces individus n'ont preſque point d'imagination. Mais comme ils ont peu d'idées à comparer, ils ont ordinairement un jugement très-ſain. Ils ſont doux, paiſibles.

Le caractère de leurs paſſions ſuit abſolument la faibleſſe de leur conſtitution phyſique. Les déſirs même de l'amour ſont auſſi faibles chez eux que l'appétit des alimens; auſſi a-t-on dit que les femmes de ce tempérament n'étaient point nées ſous la planète de Vénus. Ces individus n'ont pas de grandes jouiſſances, mais ils n'éprouvent point de grandes peines. Cette apathie, cette indolence, cette froideur de l'imagination, enfin cette tranquillité phyſique & morale fait qu'ils ſont ſans beſoins, ſans déſirs, ſans ambition. Ils font tout par habitude, obéiſſent ſans peines & ſuivent paiſiblement les traces de leurs ancêtres.

Comme ils ſont ſans beſoins, ſans déſirs, ils s'expatrient rarement & tiennent ſingulièrement à leur pays; auſſi ſont-ils les plus diſpoſés à la *noſtalgie*.

Les paſſions lentes, la triſteſſe, la crainte habituelle ſont les ſeules dont nous ayons à obſerver chez eux les effets morbifiques.

Avant de paſſer à la deſcription d'un autre tempérament, qu'on me permette une remarque qui eſt, à la vérité, une anticipation ſur ce que j'ai à dire pour le tempérament nerveux, anticipation que, cependant, il eſt eſſentiel de faire ici, parce qu'il s'agit d'une choſe extrêmement ſaillante. Le tempérament que je viens de décrire eſt bien le tempérament lymphatique, le pituiteux des anciens. Pour qu'il ſoit abſolument tel, il faut que le ſyſtême nerveux ait très-peu d'activité. Car, ſi différentes cauſes telles que l'éducation, la manière de vivre &c. viennent à l'y développer, cette augmentation du ſyſtême nerveux change totalement la partie morale, tandis que le phyſique, l'habitude extérieure du corps reſtent, à peu de choſes près, dans le même état. Il en réſulte une grande mobilité, un caractère verſatil, inconſtant, une vivacité & une promptitude extrême dans les ſenſations, dans les idées & les déterminations. Tel eſt le caractère de beaucoup de femmes des villes.

Les individus chez qui le ſyſtême ſanguin eſt en excès ont la peau ſèche, d'un rouge ſombre, olivâtre, couverte de poils noirs & rudes; les cheveux noirs, ſouvent crépus, les yeux noirs, vifs & perçans. Leurs formes ſaillantes & dures annoncent peu d'embonpoint: mais autant les hommes de la claſſe précédente ſont faibles, autant ceux-ci ſont forts. Autant chez les autres la vie eſt peu active, autant chez ceux-ci les fonctions

s'exécutent rapidement. L'excès de ſenſibilité dont ils ſont preſque toujours doués, produit en eux une vivacité extrême dans les affections & les met dans un état continuel de paſſion. Leur vive ſuſceptibilité les rend très-diſpoſés à la colère qu'ils portent quelquefois juſqu'à la fureur. Leur colère, dit *Clerc*, eſt celle d'*Achille*, leur haine eſt celle de *Coriolan*. L'amour les met dans un état voiſin de la manie & s'accompagne facilement d'une jalouſie ſouvent frénétique. L'ardeur de leur imagination fait qu'ils ont plus de génie que d'eſprit. Ils conçoivent de grands projets & mettent ſouvent de l'acharnement dans leur exécution. Auſſi les grands hommes d'état ſont-ils preſque tous de ce tempérament. Auſſi l'ambition, l'amour-propre, l'orgueil, la haine ſont-ils les affections qui leur ſont propres & dont les excès produiſent chaque jour la plupart des maladies dont ils ſont atteints. Les individus de ce tempérament ſont très-ſujets à devenir mélancoliques quand ils ſe ſont trouvés expoſés à beaucoup d'affections morales.

L'état particulier du ſyſtême nerveux peut auſſi modifier ce tempérament. Ainſi, quelquefois l'influence nerveuſe eſt peu conſidérable & produit des diſpoſitions analogues à celle de la conſtitution athlétique, dont nous parlerons dans la ſuite. Si au contraire le ſyſtême nerveux eſt en excès, il en réſulte des effets moraux tout oppoſés.

Remarquons que le tempérament, que les anciens appelaient bilieux, offre preſque tous les caractères que nous venons de tracer. Ils donnaient le nom de *ſanguin*

au

au tempérament que nous allons d'écrire, & que, de l'avis du profeſſeur *Hallé*, nous ne regardons point comme tenant à une prédominence ſanguine.

Ainſi, que le ſyſtème ſanguin & le lymphatique ſoient mélangés dans des proportions aſſez exactes; nous avons l'habitude extérieure du corps fleurie, la peau d'une couleur agréable, vermeille, un embonpoint modéré. Des chairs qui ne ſont ni trop fermes, ni trop molles, des formes aſſez bien proportionnées annoncent la ſoupleſſe & l'agilité des membres. Chez les perſonnes de ce tempérament, la ſenſibilité eſt ordinairement répartie d'une manière extrêmement favorable. Leurs fonctions, ſans être trop vives ou trop lentes, ſe font avec facilité. C'eſt bien ici que nous voyons que *Stalh* a raiſon de dire que le caractère des affections morales dépend de la plus ou moins grande aiſance avec laquelle s'exécutent les fonctions vitales. Car les individus de cette heureuſe conſtitution ſont dans un enjouement preſque continuel. Ils paſſent très-promptement d'une ſenſation ou d'une idée à une autre, en leur donnant cependant une attention aſſez ſoûtenue, pour porter un jugement ſain. Leur imagination ne les porte pas comme ceux de la claſſe précédente aux grandes conceptions, aux ſujets ſublimes. Mais les idées les plus heureuſes coulent chez eux comme de ſource & ils les expriment avec la même facilité. Ce ſont enfin, comme on le dit, des gens d'eſprit. Ils laiſſent à d'autres tout ce qui demande du génie, des méditations profondes, de la perſévérance, de l'opiniâtreté; tout cela leur eſt contraire, leur répugne. On peut les comparer à l'inſecte qui ne

ſuce des fleurs que le miel. De tout ils ne prennent que ce qui eſt agréable & ne s'occupent plus du reſte. Auſſi l'amour leur eſt rarement funeſte, ils en recueillent les plus douces jouiſſances & leur caractère heureux fait qu'ils s'arrêtent là où le danger commence. Ils ne ſont point ſujets à l'envie, à la jalouſie. Ils n'ont point de ces paſſions haineuſes dont la durée chez d'autres ne fait qu'augmenter la force & l'intenſité. La colère qui eſt la paſſion qui les affecte le plus ſouvent, ſe calme ordinairement aſſez vîte pour que ſon effet n'ait pas de ſuite fâcheuſe pour leur économie.

Nous venons de conſidérer les tempéramens ſous le rapport des ſyſtêmes lymphatique & ſanguin. En les examinant ſous le rapport de la maſſe muſculaire & de la denſité des fibres, nous aurons auſſi des différences importantes.

La maſſe muſculaire en excès, réunie à la denſité des fibres, nous donne les élémens de la force la plus grande, jointe à une mobilité extrêmement lente, c'eſt la conſtitution athlétique, dont je ne puis donner une meilleure deſcription qu'en copiant littéralement le profeſſeur *Hallé*.

» Une tête petite, un col gros & fort ſur-tout en arrière & preſqu'auſſi large que la tête, de fortes épaules, une poitrine étendue & ſaillante, la ſaillie des muſcles du dos & des lombes, très-prononcée par le renfoncement de l'épine ; les lombes arrondis, les hanges larges & ſolides; les extrémités ſupérieures & inférieures revêtues de muſcles dont les attaches & les

intervalles ſont fortement prononcées, les articulations bien exprimées & détachant bien la cuiſſe de la jambe, & celle-ci du pied, le bras de l'avant-bras, l'avant-bras de la main; le pied & la main peu volumineux en comparaiſon de la jambe & de l'avant-bras; le pied bien vouté & repoſant bien ſur le ſol; les tendons qui, ſur le dos de la main & ſur la voute du pied, ſe diſtribuent aux doigts ſe feſant bien ſentir à travers la peau qui les recouvre. En général le volume du corps eſt dû preſque tout aux maſſes muſculaires, & ne reçoit que très-peu d'accroiſſement du tiſſu céllulaire ſous-cutané qui par-tout eſt ferme & tenace, à très-peu d'épaiſſeur & ſe reſſerre fortement autour des articulations & des parties où les os ſont dégarnis de muſcles ou ne ſont couverts que par des ligamens ou des tendons. Telle eſt la belle ſtatue de l'*Hercule farnèſe*. C'eſt le contraire dans les hommes dont la maſſe eſt due à un embonpoint graiſſeux ou lymphatique. Leurs arculations ſont empâtées & leurs muſcles très-peu ſaillans. L'homme athlétique, outre cela, eſt en général lent à ſe mettre en mouvement, mais quand une fois il y eſt, on ne peut plus l'arrêter. La deſcription que Virgile nous donne du combat d'Entelle & de Darès, eſt à cet égard bien étudiée d'après nature. (Æneid. livre 5. V. 387 & ſuivans.)«

Les individus athlétiques n'ont qu'une très-faible ſuſceptibilité. Une foule d'objets les atteignent ſans les affecter. Auſſi ſont-ils peu ſujets aux paſſions. Le ſentiment de leur force les diſpenſe de la crainte & des affections qui en dépendent. La colère eſt la ſeule

affection qui leur ſoit ordinairement funeſte. ils ſont extrêmement difficiles à irriter :

» Entelle courageux avec tranquillité,
Oppoſe à ſon rival ſon immobilité. «

Mais ſi on parvient à exciter leur colère, elle eſt terrible. Ils employent toutes leurs forces à repouſſer l'attaque & à punir l'injure qu'on leur a faites.

» Point de paix, point de trève à ſon bouillant courroux. «

J'ai vu un homme de conſtitution athlétique mourir preſque ſur le champ d'un accès de joie ſubite.

Une diſpoſition toute contraire, une maſſe muſculaire très-faible & une mobilité extrême ſe rencontrent chez d'autres perſonnes & produiſent une promptitude extrême dans les jugemens & dans les actions, une vivacité ſingulière dans l'imagination. Les objets font ſur ces perſonnes une impreſſion peu profonde, elles ſont légères, verſatiles, inconſtantes. Ce tempérament nerveux plus ou moins modifié par les ſyſtèmes ſanguin & lymphatique, eſt en général celui des femmes & particulièrement celui des femmes des villes. Leurs muſcles grêles ſont ſouvent en état de convulſion. De même que les muſcles, les organes internes jouiſſent d'une irritabilité extrême ; auſſi les affections nerveuſes, les ſpaſmes des viſcères de la poitrine & de l'abdomen produiſent des palpitations, des ſyncopes, des accès d'hyſtérie, d'hypocondrie, &c.... L'état de puſillanimité, de crainte continuelle dans lequel ſont aſſez habituellement ces individus ; l'abattement & le découragement dont ils ſont ſouvent affectés pour la moindre

cauſe, ſont une ſuite de la conſcience qu'ils ont, de leur faibleſſe. Mais la nature prévoyante, qui a diſtribué à chacun des qualités en raiſon de ſes facultés phyſiques, a donné à ceux-ci la fineſſe & la diſſimulation. Ils ne ſont point aſſez forts pour agir ouvertement; ils employent la ruſe au défaut de la force, pour réſiſter ou plutôt pour échapper à leurs ennemis.

Un objet digne des recherches & de l'attention des obſervateurs, eſt cette dégénéreſcence des tempéramens primitifs, que produiſent ſouvent pluſieurs circonſtances, telles qu'un genre de vie peu conforme aux lois de la nature, l'effet long-temps ſoutenu des paſſions, &c... On peut regarder comme tel, cet état de la ſenſibilité que *Stahl* appele ſenſibilité vicieuſe, cette conſtitution très-ſenſible où l'on a plus d'eſprit que de force, où l'on eſt ſujet aux hémorragies & aux maladies de conſomption. *Stahl* s'eſt aſſuré, par ſes obſervations, que cette diſpoſition ne pouvait ſe reconnaître par l'état phyſique extérieur, puiſqu'elle a lieu non-ſeulement dans les ſujets d'apparence délicate, mais encore dans des hommes robuſtes & chez qui la vigueur a été corrompue par une manière de vivre peu convenable. C'eſt cette conſtitution que *Huxham* rapporte à un troiſième état de la fibre, qui n'eſt ni celui de la fibre ſèche, ni celui de la fibre molle. La ſenſibilité particulière à cette conſtitution peut, ſuivant la remarque de *Barthès*, être utile dans divers cas d'expoſition à des cauſes violentes de maladies auxquelles ſuccombent des hommes robuſtes, des perſonnes d'une conſtitution vigoureuſe. Car chez ces derniers,

de grands & de ſoudains changemens ſont des impreſſions beaucoup plus fortes que ſur les perſonnes délicates qui réſiſtent aux effets de ces révolutions par l'habitude même des fréquentes altérations de leur ſanté.

Le tempéramment mélancolique ne doit-il pas être regardé comme un état vicieux de la ſenſibilité, état ſouvent produit par l'effet réitéré des paſſions. En effet pour reconnaître ce tempéramment, on doit moins s'attacher aux caractères phyſiques extérieurs, qu'à la diſpoſition morale des individus; diſpoſition qui eſt quelquefois primitive, mais bien plus ſouvent acquiſe. Ils n'eſt pas rare de voir une longue ſuite d'affections de l'ame, changer peu-à-peu l'état morale, tellement que l'homme le plus enjoué devient le plus ſombre, le plus diſpoſé à la mélancolie. J'ai vu il y a peu de temps, chez pluſieurs perſonnes, cette altération lente & fâcheuſe ſe terminer par une mélancolie dont il ſera bien difficile de les délivrer.

Souvent, cependant, on remarque que les mélancoliques ont peu d'embonpoint, les membres allongés, la peau ſèche & ſombrement colorée, &c. Ces caractères phyſiques ont aſſez d'analogie avec ceux du tempérament bilieux des anciens. Or c'eſt, comme nous l'avons dit, cette conſtitution dont les ſujets ſont le plus expoſés aux affections morales. Souvent donc le tempérament mélancolique doit être une dégénéreſcence du tempérament bilieux des anciens & lui reſſembler par quelques caractères phyſiques.

Nous verrons, à l'article des *tempéramens partiels*, que fréquemment, cette manière d'être au moral, qui

caractériſe les mélancoliques, eſt due à une diſpoſition particulière des organes abdominaux & quelquefois même à leur état pathologique. Cela n'étonnera pas, ſi l'on ſe rappele que nous avons déjà établi en thèſe générale, que les affections vives de l'ame portent toujours leur impreſſion primitive ſur les organes de la région épigaſtrique.

Les hommes diſpoſés à la mélancolie ſe font remarquer par une démarche lente, ſoignée; par une phyſionomie où ſe peignent la triſteſſe, l'inquiétude & qui préſente quelque choſe qui intéreſſe. Ils recherchent la ſolitude pour méditer, plus à leur aiſe, ſur les impreſſions profondes & tenaces qui les aſſiégent; & comme ils n'embraſſent qu'une idée ou une ſérie d'idées, ils ont une force ſingulière de mémoire. Chez eux, les affections & les déterminations prennent un caractère proportionné à la perſévérance des impreſſions. Leur exaltation ordinaire les porte continuellement aux extrêmes. Si, *par haſard*, ils jouiſſent, il ſont heureux à l'excès; s'ils ſouffrent, ils ſont malheureux à l'excès. La ſomme des ſouffrances eſt infiniment plus grande chez eux, que celle des jouiſſances. L'imagination ardente & erronée du mélancolique lui crée ſans ceſſe de nouvelles peines. Elle ne lui préſente que des images exagérées, des êtres qui n'ont jamais exiſté. Le mélancolique établit ainſi ſur de faux principes, une ſérie de jugemens très-bien ſuivis & malgré la juſteſſe de ſes raiſonnemens, il en vient toujours à de faux réſultats. Mais comme il n'a jugé que d'après l'analyſe la plus ſévère & les combinaiſons les plus

multipliées, il tient fortement à ſon opinion. Il s'étonne qu'on puiſſe la lui diſputer, il mépriſe ceux qui ne ſont pas de ſon avis, il s'irrite contre eux. Il cherche à vous convaincre de la réalité de ſes malheurs & les peint avec la plus grande énergie, avec les couleurs les plus ſombres. Il voudrait vous faire voir, comme lui, tout en noir; il voudrait étendre devant vos yeux, les crêpes de ſon imagination.

De la même ſource naiſſent cette aigreur de caractère, cet état continuel de défiance, de jalouſie & de ſoupçons qui le portent à attribuer aux perſonnes les plus vertueuſes & les plus franches, à ſes meilleurs amis même, les projets les plus noirs, les actes de la lâcheté & de la perfidie la plus baſſe.

Cabanis dans ſon mémoire ſur l'étude de l'homme, a fait du tempérament mélancolique un tableau ſi brillant de vérité que je ne puis me refuſer d'en rapporter ici quelques traits :

» Ces individus retournent un ſujet de toutes les manières & finiſſent par y trouver ou des faits ou des rapports nouveaux, mais ils en trouvent ſouvent de chimériques : c'eſt parmi eux que ſont les plus grands viſionnaires; comme ils ont médité ſoigneuſement, ils ont la plus grande peine à revenir de leur erreur. »

» Quand à leurs paſſions, elles ont un caractère de durée & pour ainſi-dire d'éternité, qui les rend tour-à-tour très-intéreſſans & très-redoutables : amis conſtans, ils ſont implacables ennemis; leur timidité naturelle les rend ſoupçonneux; leur défiance d'eux-même les rend jaloux. Ces deux diſpoſitions ſe trouvent ſingu-

lièrement aggravées par une imagination qui retient obſtinément & combine ſans ceſſe les impreſſions les plus légères en apparence, & pour qui les moindres choſes ſont des événemens; & lorſque la réflexion, qui les porte aux habitudes d'ordre & de règle, ne donne pas une bonne direction à leur ſenſibilité, ne les rend pas & meilleurs & plus moraux, elle en fait ſouvent des être dangereux. «

Le caractère de *Tibère*, tracé par le pinceau vigoureux de *Tacite*, nous fournit un exemple du tempérament mélancolique porté au plus haut degré.

Ariſtote (prob. ſect. 30,) avait remarqué que tous les hommes qui avaient brillé par leur génie & qui s'étaient illuſtrés dans les ſciences, la politique, la poéſie & les beaux arts, étaient tous devenus mélancoliques. Il en cite pour exemples *Socrate*, *Platon*, &c. Son obſervation ſe rapporte bien avec celles de tous les temps, & nous mettrons au nombre des victimes de la mélancolie, les célèbres, *Huyguens*, *Paſcal*, *Le Taſſe*, *Zimmermann*, *Jean-Jacques Rouſſeau*, *Bordeu*, *Mozard*, *Colin d'Arleville*, &c....

TEMPÉRAMENS PARTIELS.

Je n'ai conſidéré juſqu'à préſent les tempéramens que ſous le rapport des ſyſtèmes généraux. Mais les obſervateurs ont remarqué que des ſyſtèmes particuliers d'organes & ſeulement même de certains organes ſe trouvaient dans des diſpoſitions qui s'éloignent des diſpoſitions genérales. Ils ont vu en même temps que ces différences influent ſingulièrement ſur toute l'éco-

nomie & principalement ſur la partie morale. Ce ſont ces variétés que nous appellons les *tempéramens partiels*, les *idioſyncraſies*. C'eſt en les examinant, que nous verrons plus particulièrement les paſſions produire des effets bien différens chez certains individus. Pour connaître ces tempéramens partiels, qu'ils ſoient naturels ou accidentels, il s'agit d'étudier les degrés de ſenſibilité de tels ou tels organes, de reconnaître le foyer que la ſenſibilité anime le plus. Car lorſqu'un organe jouit d'une activité ſupérieure à celle des autres, il devient, d'après les lois de l'économie animale, un centre d'action où les forces vitales affluent plutôt qu'ailleurs & ſur lequel la moindre émotion phyſique ou morale porte particulièrement ſes influences.

Des médecins célèbres ont obſervé que, dans chaque homme, il exiſte au moins un organe, qui, relativement aux autres, jouit d'un degré d'énergie ſupérieure à celle qu'il devrait avoir dans l'état de ſanté le plus parfait. *Zimmermann* dit, qu'il eſt parvenu à découvrir quel eſt dans chaque homme cet organe & qu'il a remarqué que c'eſt toujours la partie qu'affectent principalement les fortes émotions de l'ame. Si les bornes d'un ſimple mémoire ne m'arrêtaient pas, je rapporterais ici pluſieurs hiſtoires très-intéreſſantes de maladies organiques du cœur, des poumons & de l'eſtomac que j'ai vu produites par de violentes affections de l'ame. On avait long-temps avant obſervé l'organe dominant, auſſi avait-on avec raiſon annoncé d'avance que la première cauſe occaſionelle ferait développer ces fâcheuſes maladies.

Cette ſenſibilité particulière de certains organes n'a pas pour ſeul effet de les diſpoſer plus que d'autres à des affections morbifiques, mais encore elle influe beaucoup ſur le moral & détermine un genre particulier de penchans & d'affections. (1) Ainſi, par exemple, une choſe très-fréquente & ſur laquelle les obſervateurs ont porté leur attention, c'eſt cette activité exceſſive du foie, des organes biliaires, particulière à quelques hommes, qu'on ne rencontre pas ſeulement parmi les gens du tempérament bilieux des anciens, activité qui ne ſe manifeſte pas toujours par des caractères extérieurs, mais bien par de certains mouvemens au canal inteſtinal, par des évacuations bilieuſes qui ſe font de temps en temps & que le vulgaire déſigne ſous le nom de *débordemens de bile.* Cette diſpoſition produit chez l'individu qui en eſt atteint un caractère ſombre, fâcheux, iraſcible. Et les affections morales de ce genre ont quelquefois déterminé cet état phyſique.

On ſait qu'en général un état morbifique du bas ventre, le dérangement des fonctions de quelques viſcères abdominaux tels que le foie, la rate, l'eſtomac, produiſent une imagination fort active, diſpoſent à des

(1) » La pratique de la médecine, nous montre journellement que les affections des différentes parties influent de la manière la plus directe ſur les goûts, ſur les idées, ſur les paſſions. Dans les maladies de poitrine, les diſpoſitions morales ne ſont point du tout les mêmes que dans celles de la rate & du foie. «

Cabanis, Mémoire ſur l'Influence des Sexes ſur le Caractère des Idées.

méditations opiniâtres & profondes, & ſont preſque toujours accompagnées des paſſions triſtes. J'ai vu deux cas de mélancolie n'ayant pas d'autre cauſe qu'une conſtipation opiniâtre. *Voltaire*, avec ſon eſprit & ſa gaiété ordinaires a démontré tous les convéniens de la conſtipation, dans un conte intitulé, *les oreilles du comte de Cheſterfield.*

Au rang des tempéramens partiels ſe trouve cette prédominance ſanguine & lymphatique qui affecte des régions différentes ſuivant les âges. Ainſi dans l'enfance la pléthore ſanguine exiſte aux régions ſupérieures & produit les hémorrhagies nazales : elle change de ſiége dans la jeuneſſe & procure les hémoptyſies, dans l'âge mûr elle amènent les hémorroïdes, & dans la vieilleſſe les apoplexies ſanguines. Il eſt d'autant plus eſſentiel de connaître cette diſpoſition chez les gens qui l'éprouvent, que ſouvent elle n'eſt annoncée par aucuns ſignes extérieurs C'eſt dans la région ſiége de la Pléthore, que ſont les organes éminemment ſenſibles. Ce ſont eux qui ſont les premiers affectés par les cauſes morbifiques. C'eſt vers eux que ſe porte toute l'irritation dans les cas de ſuppreſſion de tranſpiration, de diſparution ſubite d'affection cutanée, de la goutte, &c. Ces organes n'en ſont délivrés qu'en appliquant auſſitôt que poſſible, un véſicatoire, un ſinapiſme, ou un autre moyen aſſez irritant pour rappeler l'affection à ſon ſiége primitif, ou dans une autre partie moins eſſentielle.

La prédominance du ſyſtême lymphatique dans différentes régions, produit dans l'enfance le carreau méſentérique, enſuite les maladies lymphatiques de la

tête, les croûtes laiteuſes, la teigne, &c. plus tard les engorgemens glanduleux de la région du col; dans la jeuneſſe le développement de tubercules dans les poumons; dans l'âge mûr l'engorgement du ſyſtême lymphatique du bas ventre & les maladies cutanées.

Chez d'autres individus, & à de certaines époques les organes de la génération ne ſont-ils pas le foyer où ſe portent toutes les impreſſions, & d'où reſſortent toutes les déterminations. La ſenſibilité propre de la matrice peut modifier la ſenſibilité générale, au point de produire un ordre particulier d'idées, de penchans, de paſſions. *Monarchiâ ſingulari politur uterus*, dit *Vanhelmont.* Les époques des règles, le temps critique, l'état de groſſeſſe, de nourrice, ſont extrêmement eſſentiels à conſidérer ſous le rapport de l'influence des paſſions.

L'état de groſſeſſe produit des appétits, des goûts particuliers, des envies qui tiennent abſolument à la ſympathie de la matrice.

Dans les pâles couleurs on voit également cette action déſordonnée de l'eſtomac. Cet organe affecté par les dérangemens de la matrice appéte des matières terreuſes, du charbon, &c....

Toutes les différences partielles dont nous venons de parler tiennent à la ſenſibilité inhérente à chaque organe. Mais le ſyſtême nerveux, proprement dit, offre auſſi des variétés, des irrégularités remarquables d'où naiſſent chez quelques perſonnes ces goûts dépravés, ces antipathies invincibles. » Eh pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui

dépendent des directions & des modifications particulières du ſyſtême nerveux, ces diſpoſitions nées avec quelques individus, impérieuſes, ſouvent irréſiſtibles, qui les entraînent vers des objets pour leſquels ils ont une prédilection excluſive, & dont la connaiſſance plus parfaite nous donnerait peut-être auſſi dans quelque cas, le ſecret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs & de nos crimes ? « *Hallé.*

AGES.

Portons notre attention ſur les révolutions qu'amène le cours des âges. Examinons les différences que ces révolutions apportent dans l'état de la ſenſibilité ; voyons dans quelles proportions, à quelle époque de la vie, cette faculté eſt répartie dans tel ou tel organe, quelle région en eſt douée éminemment, quels ſont enfin ſes centres d'activité. Le réſultat de nos obſervations eſt que le moral ſuit abſolument les révolutions phyſiques, que la nature en donnant à tel âge, à tel tempérament, tel genre de paſſions, lui a auſſi donné le degré de force néceſſaire pour en ſoutenir le choc. Ainſi, dans l'ordre naturel, les paſſions doivent changer de caractère avec les forces ; mais nous l'avons déjà dit, l'homme en ſociété intervertit ſans ceſſe l'ordre de rapport ſagement établi par la nature, & court ainſi continuellement à ſa perte.

Dans ſa belle diſſertation ſur les âges, *Stahl* obſerve que c'eſt principalement vers la tête que l'énergie vitale eſt portée dans l'enfance. En effet, l'organe cérébral jouit alors d'une grande activité ; l'enfant éprouve

une multitude de ſenſations ; une foule d'objets nouveaux pour lui ſe préſentent, & comme il veut tout connaître, il ne peut donner à chaque choſe qu'une attention de peu de durée, d'où naît cette mobilité qui caractériſe le premier âge. Cette rapidité habituelle dans la ſucceſſion des impreſſions & des idées chez l'enfant, empêche le mal que pourrait produire la ſuſceptibilité exceſſive. Les paſſions de l'enfance ſont vives, mais auſſitôt éteintes qu'excitées. La colère, la frayeur, la joie, ſont les paſſions qui lui ſont ordinaires ; mais leur courte durée fait qu'elles ont peu des effets fâcheux qu'elles produiſent dans d'autres âges. Et ſi elles donnent naiſſance à quelques maladies, c'eſt aux affections convulſives. » Il y a quelque choſe de convulſif dans les paſſions auſſi bien que dans les maladies de l'enfant. «

Les forces vitales quittent peu-à-peu les régions ſupérieures qu'elles affectent dans l'enfance. C'eſt à la poitrine qu'elles viennent établir leur empire à l'*âge de la puberté* : alors auſſi ſe forment les organes de la génération. La nature, qui, pour l'accompliſſement de ſon œuvre, avait beſoin de la chaleur & de la vigueur qui réſultent d'une grande activité de la circulation & de la reſpiration, la nature, dis-je, a établi la plus grande ſympathie entre les organes de la poitrine & ceux de la génération. Au moment de la puberté, il ſe fait dans l'homme un changement total, un ébranlement général. Il éprouve de nouvelles ſenſations, de nouveaux plaiſirs, mais auſſi de nouveaux beſoins. L'amour arrive eſcorté de toutes ſes jouiſſances, mais auſſi de tous ſes maux.

La jeuneſſe vient enſuite, c'eſt le complément de l'adoleſcence. Les organes de la génération ont toute leur énergie, l'homme eſt formé. La circulation & la reſpiration ſont alors les fonctions les plus actives. Au phyſique comme au moral, l'action ſe porte de dedans en dehors. Les criſes ſe font preſque toutes par la peau. Le jeune homme ſemble toujours ſe porter hors de lui-même. La chaleur & la vigueur dont il jouit, lui donnent la plus grande confiance. Il ſe croit capable de tout. Il s'irrite aux moindres obſtacles. Auſſi le courage, l'audace, la colère ſont ſes affections ordinaires. Il ſe confie aux autres comme à lui-même; & la crainte ainſi que la défiance le tourmentent rarement. La douce eſpérance porte preſque toujours la ſérénité dans ſon ame. (1) L'activité de ſon imagination donne naiſſance à une foule d'idées romaneſques, le berce d'une multitude d'illuſions; mais ces erreurs d'imagination ſe ſuccèdent ordinairement chez lui avec trop de rapidité pour qu'elles produiſent ſur ſon économie un effet fâcheux.

L'amour eſt un beſoin impérieux qui le domine. Cette paſſion, qui, quand elle eſt ſatisfaite, lui procure

(1) Cette ſérénité ſuit même le jeune homme juſques ſur le bord de ſa tombe. On ne remarque pas dans les maladies qui l'y conduiſent ces terreurs invincibles, ces penſées lugubres. La phtyſie pulmonaire qui affecte particulièrement les jeunes gens & qui en fait tant de victimes, eſt remarquable par cette tranquillité morale avec laquelle tous ces malheureux arrivent à leur dernière heure.

cure tant de jouiſſance, lui cauſe des peines à l'infini quand elle ne l'eſt pas. Toutes ſes affections empruntent des traits à l'amour : & quand, dans l'enfance, l'imagination a été continuellement entraînée vers des idées religieuſes, le jeune homme a pour la divinité les mêmes affections qu'il aurait pour ſa maîtreſſe ; & cet amour ardent le conduit aſſez ſouvent à la mélancolie aſcétique.

Mais à meſure qu'on avance en âge, les forces changent de direction. Elles quittent les organes qui ſont au-deſſus du diaphragme & gagnent ceux qui ſont au-deſſous. Le grand obſervateur *Stahl* a remarqué que les criſes ſe faiſaient alors par les inteſtins. La bile prend une qualité particulière. La pléthore veineuſe ſuccède à la pléthore artérielle, le ſyſtême des veines du bas-ventre s'engorge ; alors naiſſent les maladies lentes du foie, de la rate, des inteſtins, maladies qui ont tant d'influence ſur nos affections morales. L'action de la vie devient de plus en plus lente, les réſiſtances ſont plus grandes. Auſſi le caractère de la jeuneſſe ſe modifie peu à peu. Dans l'âge viril tout ſe concentre au moral comme au phyſique. Les ſenſations de l'homme ſont alors moins vives, moins rapides ; mais elles ſont plus profondes : les paſſions ſont plus lentes à ſe former, mais elles ſont plus durables. C'eſt alors que la réflexion, la méditation, nous font connaître l'inſuffiſance de nos moyens ; de là cette ſageſſe, cette circonſpection qui caractériſe cet âge ; de là la crainte, la défiance, l'inquiétude pour l'avenir. Comme nous ne nous fions plus alors à nos moyens, nous

défirons les augmenter, nous recherchons les richeſſes, les amis, les places, les honneurs.

> ..... *Ætas animuſque virilis*
> *Querit opes & amicitias, inſervit honori*
> *Commiſſiſſe cavet quod mox mutare laboret.*
> *Hor. Art. poët. ver. 166.*

Nous ſommes donc alors le plus expoſés à éprouver les injuſtices des hommes; de là le mépris, la haîne, les ſoucis, & toutes ces paſſions, qui, pour peu qu'elles ſoient exaltées, ſont des ſources ſi fréquentes d'affections morbifiques.

Les maladies lentes & aiguës des hommes de cet âge ſont continuellement accompagnées d'inquiétudes, de craintes qui contribuent beaucoup à aggraver leur état & même à les conduire au tombeau.

Remarquons avant de finir cet article, la juſteſſe de la dénomination de *viril* qu'on a donnée à cet âge; car c'eſt bien là l'âge de l'*homme :* la femme conſerve long-temps le tempérament de l'enfance & de la jeuneſſe & paſſe preſque de ſuite à celui de la vieilleſſe.

Très ſouvent le paſſage de l'âge viril à celui de la vieilleſſe eſt marqué par un court intervalle, pendant lequel arrivent aſſez ordinairement l'apoplexie, les affections rhumatiſmales, goutteuſes. C'eſt ce temps qu'on a appellé retour de la jeuneſſe, parce qu'alors les paſſions ſont beaucoup plus vives, plus mobiles, plus violentes. On ſait que l'impatience, la colère caractériſent le goutteux. C'eſt ſur-tout alors que les hommes d'un tempérament ſanguin ſont très-diſpoſés

à l'apoplexie & que leurs paſſions ont un air d'aſſurance, de hardieſſe digne du jeune homme.

Mais la véritable vieilleſſe arrive bientôt La ſuſceptibilité diminue de même que la vivacité de l'imagination & la force des paſſions. La faibleſſe du vieillard, qui s'accroit chaque jour, lui donne ce caractère de timidité, de défiance & d'avarice qui le fait remarquer.

SEXES.

Il faut de l'attention & même de la pénétration pour appercevoir les différences morales qui exiſtent à l'âge de l'enfance, dans les individus des deux ſexes. Ce n'eſt qu'au temps de la puberté que de grands traits viennent les diſtinguer. Les organes de la génération ſe perfectionnent alors. Chaque ſexe va remplir les fonctions ſpéciales dont la nature l'a chargé. Ainſi dans chaque ſexe, toutes les parties de l'économie doivent ſe mettre en rapport avec le genre de fonctions qui lui eſt propre, les forces vitales doivent ſe répartir alors de manière à le favoriſer de tout leur pouvoir La femme ayant reçu le dépôt précieux de la conſervation de l'eſpèce, toutes ſes diſpoſitions, ſes goûts, ſes habitudes doivent tendre à ce but. L'homme, a-t-on dit, doit attaquer, la femme ſe défendre. Il faut que l'homme ſoit fort, audacieux, entreprenant; que la femme ſoit faible, timide, ruſée. Telle eſt la loi naturelle, au nombre des articles de laquelle ſe trouvent encore cette vive ſenſibilité, cette mobilité, cette inconſtance qui caractériſent auſſi la femme. Il fallait qu'elle fût éminemment ſenſible pour

qu'elle n'omit aucuns des ſoins qu'exige l'enfant ; qu'elle fût aſſez mobile pour voir d'un ſeul coup-d'œil dans ſes petits geſtes, dans ſes traits même ce dont il a beſoin, & y pourvoir ſur-le-champ. Son inconſtance ne lui était-elle pas néceſſaire pour qu'elle prodiguât également à tous ſes enfans ſa tendreſſe & ſes ſoins ?

Les hommes ſont doués en général d'un ſenſibilité qui retient bien plus profondément les impreſſions des objets, ce qui détermine chez eux des paſſions bien plus durables. D'ailleurs quand la femme n'eſt occupée que des détails domeſtiques, qu'elle reſte dans l'intérieur de la maiſon, l'homme ſe porte au-dehors, s'occupe de toutes les affaires extérieures, devient ſouvent l'eſclave de l'ambition, de la ſoif de l'or, eſt expoſé à tous les ſoucis qui accompagnent ces paſſions factices & en ſubit les atteintes funeſtes. Si les femmes au lieu de leur mobilité, avaient été douées d'une ſenſibilité auſſi profonde que celle des hommes, ſi ces êtres faibles avaient été ſuſceptibles de paſſions auſſi durables, comment auraient-elles pu ſupporter toutes les révolutions auxquelles leur organiſation ſexuelle les aſſujettit.

L'amour, voilà la paſſion des femmes. Il faut qu'elles rempliſſent le vœux de la nature en s'y ſoumettant. Et ſi elles veulent lui échapper, des indiſpoſitions ſans nombre les attendent & les puniſſent (1).

(1) Je connais une jeune veuve d'un tempérament ardent, qui devint épileptique à la ſuite de la mort de ſon premier mari & en fut guérie par un nouvel hymen.

Nous avons déjà fait obſerver les rapports intimes qui exiſtent entre le poumon & les organes génitaux; nous avons vu dériver de là la fréquence des phtyſies pulmonaires chez les jeunes gens; nous avons dit auſſi que les femmes conſervaient le caractère de la jeuneſſe juſqu'à l'époque critique. D'après cela on explique facilement pourquoi les femmes ſont plus ſujettes à la phtyſie pulmonaire. Les aiguillons de l'amour mettent la circulation & la reſpiration dans une activité ſouvent trop forte par rapport à l'organiſation phyſique du poumon & la capacité de la poitrine. On voit quelquefois les femmes délivrées d'une affection de poitrine, d'un commencement de phtyſie pulmonaire, mais c'eſt par une maladie de l'uterus dont les ſuites ne ſont pas moins fâcheuſes. Et ſi on rencontre quelques femmes attaquées de conſomption d'un autre genre, ayant à ſouffrir de ces affections organiques qui, de même que la mélancolie & l'hypocondrie ſont le partage de l'homme, ces femmes le doivent à un égarement de l'imagination, à un état vicieux de la ſenſibilité, à une moroſité habituelle produite par une longue ſuite de paſſions triſtes.

Les révolutions phyſiques auxquelles les femmes ſont ſujettes, influent ſingulièrement ſur leur moral. Qui n'a obſervé cet état d'inquiétude, de triſteſſe, ces gouts bizarres qu'elles ont à l'âge de la puberté, aux différentes périodes menſtruelles, qui ſont une courte répétion de ce qui ſe paſſe lors de la puberté, & dans l'état de groſſeſſe?

Lorſque la femme a paſſé l'époque critique, ſa ſanté

eſt bien plus aſſurée que celle de l'homme. Alors elle n'a plus d'amour ; elle n'éprouve aucune des paſſions qui à cet âge tourmentent encore les hommes. Elle n'a d'effet fâcheux à redouter des paſſions que celui de la *peur*, qui affecte tous les êtres faibles, qui, comme elles, n'ont que peu ou point de réſiſtance à oppoſer dans les cas périlleux.

CLIMAT.

Le climat produit des différences bien marquées dans la ſenſibilité, dans la forme & le caractère des paſſions, & dans leurs effets ſur l'économie animale. La latitude d'un pays, ſa ſituation ſur un terrain bas ou élevé, ſec ou marécageux, au ſein des terres ou près de la mer, près d'une chaîne de montagnes, près d'une rivière ; ſon expoſition à tel ou tel vent, la fertilité du ſol, la nature des productions qui ſouvent détermine le genre de vie, &c..... Tels ſont les élémens nombreux dont ſe compoſe le climat, telles ſont les idées que nous devons attacher ici à la dénomination de *climat*. Cette multitude d'objets différens qui impreſſionent les organes des ſens, produiſent des idées différentes & par ſuite des déterminations analogues. Et pour peu que cette influence ſoit ſoutenue, elle donne à la ſenſibilité un caractère qui lui eſt relatif. Un homme qui vit dans les lieux ſauvages, agreſtes, couverts de rochers eſcarpés, a devant les yeux des images bien différentes, doit éprouver des ſenſations d'une nature toute autre, que celui qui n'eſt affecté que par la douce impreſſion d'un climat dont la ferti-

lité, la riante ſituation ſur un coteau, près d'une rivière, ne lui offrent que les images les plus agréables.

Hippocrate & *Galien* ces grands maîtres de l'art ont bien vu cette influence remarquable du climat. *Galien*, dans ſon livre intitulé : *que les mœurs ſuivent le tempéramment*, en donne pour exemple les thébains comparés aux athéniens. Le livre, *de l'Air, des Lieux & des Eaux* ſuffirait pour rendre *Hippocrate* immortel. C'eſt-là qu'il traite en grand obſervateur, tout ce qui a rapport au climat. Suivons le lorſqu'il décrit les bords du *Phaſe*. Lieu marécageux, couvert de bois; pluies fréquentes & copieuſes; le Phaſe fleuve remarquable par la lenteur avec laquelle il coule; habitations au milieu des eaux; ſaiſons régulières, n'ayant point ces paſſages rapides & ſubits qu'on remarque dans d'autres climats; vents de ſud continuels; telles ſont les principales circonſtances qu'offre la température chaude & humide. Son influence ſoutenue énerve continuellement les forces & donne aux habitans de cette région le tempérament déterminé par l'excès des fluides ſur les ſolides, par celui du ſyſtème lymphatique ſur le ſanguin, & caractériſé par la faibleſſe & la lenteur des mouvemens, l'inertie, l'indolence & le peu d'énergie des paſſions.

Hippocrate détermine de même le caractère de l'habitant des montagnes, des lieux ſecs, des pays nuds, ouverts de tous côtés, ayant des étés brulans & des hivers rigoureux; de l'habitant des régions où les ſaiſons changent fréquemment & d'une manière très-bruſque. Il regarde l'expoſition d'un pays à l'Orient,

comme la plus favorable. En effet le froid & le chaud y ſont modérés, l'action du ſoleil à ſon lever, légèrement excitante ne peut qu'être avantageuſe. La ſenſibilité des habitans y eſt ordinairement au même degré, que chez les individus du tempérament ſanguin des anciens, de celui que nous avons regardé comme venant d'un mélange aſſez bien proportionné des différens ſyſtèmes & dont le caractère morale eſt l'activité, la vivacité & le peu de durée des paſſions.

Hippocrate n'a point oublié de remarquer que les cauſes politiques peuvent modifier ſingulièrement les tempéramens qui ſont l'effet du climat. Il a fait voir par exemple, que le gouvernement deſpotique rendait les hommes moins belliqueux & que l'état de ſervitude finiſſait par les dégrader & leur ôter tout le courage & l'énergie dont ils avaient été ſuſceptibles. L'aſſertion d'*Hippocrate* a été confirmée par l'hiſtoire de tous les peuples qui ſont venus après lui, & nous met à même de répondre à la queſtion par laquelle on demande, quelles ſont les cauſes qui font changer les tempéramens nationaux; qui font que celui des environs de la Grèce a paſſé en France; qu'on le retrouve chez les ſuédois appelés pour cette raiſon, les français du nord & qu'il commence à devenir celui des ruſſes.

Sous la même latitude, il y a des pays dont les habitans diffèrent infiniment ſous tous les rapports. Pour traiter complétement tout ce qui eſt relatif au climat, il faudrait examiner tous ces rapports. La latitude ſeule eſt donc une conſidération trop générale, & comme nous allons parler de ſon influence, il eſt utile

d'avertir combien ſon effet peut être modifié par toutes les circonſtances dont nous avons dit que ſe compoſe le *climat.*

D'après les obſervations des voyageurs & des médecins qui ont exercé leur art dans différens climats, on ſait qu'en général la ſenſibilité, qui eſt à un degré très-médiocre ſous les zones polaires, arrive à des degrés d'autant plus élevés qu'on ſe rapproche des régions équatoriales où elle eſt en excès. Les habitans des pays froids ont beſoin pour réſiſter à leur température, de faire beaucoup d'exercice, ce qui en favoriſant conſidérablement l'accroiſſement de leurs organes muſculaires, leur donne la force pour appanage. *Monteſquieu*, qui a développé les principes d'Hippocrate relativement à la température des différens pays, dit que cette force produit plus de confiance, en ſoi-même, c'eſt-à-dire, plus de courage; plus de connaiſſance de ſa ſupériorité, c'eſt-à-dire moins de déſirs de vengeance; plus d'opinion de ſa ſureté, c'eſt-à-dire, plus de franchiſe, moins de ſoupçons, de politique, de ruſe.

Une température modérée produit le caractère heureux du tempérament ſanguin des anciens, ſur-tout lorſque le pays eſt ſitué dans des lieux riants, fertiles & qu'il eſt favoriſé par les inſtitutions ſociales. La plupart des impreſſions qu'on y éprouve ſont agréables & donnent naiſſance à des affections analogues.

L'habitant du midi cherche le repos par goût & par beſoin. La faibleſſe eſt ſon partage & cette faibleſſe lui fait tout craindre, parcequ'il ſent qu'il ne

peut rien » Les peuples des pays chauds ſont timides comme les vieillards le ſont, ceux des pays froids ſont courageux comme le ſont les jeunes gens. «

C'eſt donc un fait d'obſervation qu'en général on pourrait diſtinguer les climats par les degrés de la ſenſibilité, comme on les diſtingue par les degrés de latitude. *Monteſquieu* a vu les mêmes opéras, la même muſique, produire en Angleterre & en Italie, des effets on ne peut plus différens. De cette ſenſibilité exquiſe dans les climats chauds, réſulte la plus grande diſpoſition à être ému par les paſſions & ſur-tout par celles qui ſont relatives à l'union des deux ſexes. » L'amour, dit Deſèze, eſt dans les pays chauds un délire, une fièvre brulante, un cri de la nature ; dans les climats tempérés, c'eſt une paſſion douce, une affection réfléchie & ſouvent un produit de l'éducation ; enfin dans les pays froids, ce n'eſt plus une paſſion, c'eſt le ſentiment tranquille d'un beſoin urgent. » Ainſi dans le Nord, l'amour eſt un beſoin tout phyſique, dépendant abſolument de l'organiſation Dans les climats tempérés, il commence à être mêlé d'une infinité de choſes qui ne tiennent pas à ce beſoin, mais qui en rendent la ſatisfaction plus agréable. Dans les climats chauds l'exaltation de l'imagination le rend tout-à-fait un beſoin moral, nous tranſporte entièrement au-delà de la nature.

Si la chaleur eſt exceſſive, elle énerve l'homme, elle l'accable. Le corps & l'eſprit ſont entièrement abbattus ; On eſt de la plus grande indifférence. A Meſſine, quand le *Siroco* règne, on eſt anéanti, on

eſt ſans force, ſans idées. La pareſſe fait le bonheur de l'indien ; le repos eſt ſa félicité ſuprême. Mais la faibleſſe & la timidité qui le caractériſent, ſont jointes à une imagination, dont l'extrême vivacité le rend ſuſceptible, d'être frappé à l'excès par tout ce qui ſe préſente : ce qui, comme le penſe *Monteſquieu*, explique comment des gens ſans courage commettent des actions atroces & ſupportent les pénitences les plus barbares.

La vive ſenſibilité des Méridionaux les rend donc très-irritables. L'imagination les trompe ſouvent & leur fait porter des jugemens faux & précipités. La faibleſſe les rend défians, ſoupçonneux & diſſimulés. » Vous trouverez, dit encore *Monteſquieu*, dans les climats du Nord des peuples qui ont peu de vices, aſſez de vertus, beaucoup de ſincérité & de franchiſe. Approchez des pays du Midi, vous croirez vous éloigner de la morale même ; des paſſions plus vives multiplient les crimes ; chacun cherche à prendre ſur les autres, tous les avantages qui peuvent favoriſer ces mêmes paſſions. Dans les pays tempérés, vous verrez des peuples inconſtans dans leurs manières, dans leurs vices même & dans leurs vertus. Le climat n'y a pas une qualité aſſez déterminée pour les fixer eux mêmes. «

SAISONS.

La différence des climats établit celle des ſaiſons. Tout ce que nous avons dit ſur les effets de la température, du chaud, du froid, du ſec, de l'humi-

de, &c... donne raiſon de ce que produit ſur l'économie animale la différence des ſaiſons.

Les anciens faiſaient correſpondre les quatre humeurs qu'ils avaient adoptées, les quatre tempéramens, les âges, à chacune des quatre ſaiſons. Cette opinion des anciens paraît être confirmée par l'obſervation, autant cependant que peut l'être une aſſertion auſſi générale. Ainſi leur tempérament ſanguin correſpond au printemps. En effet tout à cette époque ſemble renaître dans la nature, prendre de l'activité, tous les tableaux ſont rians, &c... L'été ſe rapporte à leur tempérament bilieux & produit aſſez ordinairement les affections qui en dépendent. Quand l'automne vient, la nature ſe rembrunit, prend une teinte plus ſombre. Auſſi les anciens rapportaient à cette époque le tempérament mélancolique. C'eſt dans l'automne qu'on voit bien plus fréquemment les affections hypocondriaques, & toutes celles qui ſont la ſuite des paſſions triſtes. L'hiver correſpond à la vieilleſſe Alors tout ſe reſſerre, tout rentre au dedans.

LA NUIT.

La nuit n'a pas comme le jour, un aſtre qui diſpenſe le calorique & la lumière. Pendant la nuit, l'animal ſe trouve donc privé des qualités bienfaiſantes de ces deux corps, qui en ſtimulant légèrement les forces vitales, favoriſent l'exécution des fonctions, de la tranſpiration ſur-tout. Or on ſait que quand les fonctions internes ne s'exécutent pas avec facilité, on eſt pris d'une moroſité involontaire, d'une triſteſſe qu'aucun

raiſonnement ne peut diſſiper. En réfléchiſſant un inſtant, nous voyons que cela devait être ainſi. La nuit nous a été donnée pour être le moment du repos : car ſi les forces avaient été continuellement en action, elles auraient été bientôt épuiſées. La nature, en nous privant de la lumière pendant la nuit, ſuſpend nos relations avec les objets extérieurs, fait ſuccéder le repos au mouvement, le ſommeil à la veille. Mais, nous le répétons encore, l'homme en ſociété contrarie ſans ceſſe les vues de la nature. Lors même qu'il ne prolonge pas le jour, à ſon détriment, au moyen des lumières artificielles, ſouvent il ne dort pas ou dort mal. C'eſt alors que ſon imagination le tourmente. Elle lui rappelle les ſenſations qu'il a éprouvées & lui préſente de préférence les idées fâcheuſes. Cet aſpect ſombre & lugubre, cet état de ſolitude, cette obſcurité qui fait que, voyant mal ou ne voyant pas les objets qui l'environnent, l'homme s'imagine être entouré de principes de deſtruction, tout cela le trouble, une triſteſſe générale s'empare de lui, il eſt ſaiſi d'une frayeur, d'une terreur à laquelle même ne réſiſtent pas beaucoup de gens éclairés, beaucoup d'eſprits forts. (1) » Il ſemble que l'ame aille au devant des ſenſations pénibles, & que l'imagination ſi habile à ſe créer des fantômes, nous offre ſans ceſſe des motifs d'épouvante. Dans ce ſilence de la nature, nous ſommes en quelque ſorte, livrés à nos propres forces, nous n'avons

(1) Mr. *Richard de la Prade.* Mémoire ſur l'Influence de la Nuit ſur les Malades.

de ſecours à attendre de perſonne ; on dirait que dans cet état de repos, chaque être ne vit que pour ſoi : cet iſolement, cette eſpèce d'abandon dans lequel nous nous trouvons, les préjugés de notre enfanee qui reprennent leur empire, ajoutent encore à nos raiſons de craindre, & la moindre impreſſion qui aurait quelque choſe d'extraordinaire, eſt capable de nous glacer d'effroi. «

Si la nuit produit un effet auſſi fâcheux ſur le moral des perſonnes en ſanté, combien ſon influence ne doit-elle pas être plus ſenſible ſur celui des malades. Le malade qui ne dort pas ſe regarde comme abandonné par tout le genre humain, rien ne le diſtrait de ſes douleurs; il penſe à ſes peines, il juge de ſon état au gré de ſon imagination & la plupart du temps il exagère ſon mal : de là la triſteſſe & le découragement, qui lui ſont ſi funeſtes.

GENRE DE VIE.

Ce que nous venons de dire ſur les tempéramens, les âges, les ſexes, les climats, nous a déjà fait voir que la nature a déterminé à chaque individu le genre de vie qui lui convient. Elle a diſpenſé à chacun ſon emploi d'après l'état de ſes forces. Ainſi, par exemple, l'organiſation générale des femmes les diſpoſe à la vie ſédentaire, aux ſoins intérieurs de la maiſon; elle ne les rend pas propres aux travaux pénibles. Le climat froid commande à l'habitant du Nord de faire de grands exercices. (1) l'habitant des régions brulantes ſerait

(1) C'eſt dans les pays chauds qu'eſt né le *monachiſme*; & *Monteſquieu* obſerve qu'en Aſie le nombre des derviches ou moines ſemble augmenter avec la chaleur du climat.

incapable de se livrer à ces mêmes exercices, il serait accablé sur le champ : d'ailleurs la chaleur du climat supplée à l'exercice, sous ce rapport qu'elle attire, comme lui, les forces à l'extérieur & qu'elle entretient une transpiration abondante.

Mais les institutions sociales contrarient continuellement les institutions de la nature ; elles destinent tel individu à remplir tel emploi, à avoir telle occupation sans égard à sa capacité physique, à l'âge, au tempérament, au climat. Nous voyons une foule d'hommes s'écarter de l'ordre naturel au point de vivre absolument en femmes. La vie molle & inactive que mènent ces hommes *efféminés*, l'ennui qui souvent l'accompagne ; des alimens trop recherchés, l'abus des liqueurs alkoolisées & des narcotiques, altèrent leur sensibilité, donnent à leurs affections, à leurs penchans une direction toute autre que celle qu'ils auraient eue, s'ils eussent suivi les lois de la nature, & produisent une foule d'indispositions & particulièrement les affections hypocondriaques.

On sait que le repos est nécessaire au travail de l'imagination, que l'inactivité physique produit l'activité morale. Quand les bras travaillent, dit Rousseau, (1) l'imagination se repose ; quand le corps est bien las, l'esprit ne s'échauffe pas. Aussi remarque-t-on presque toujours, un excès vicieux de sensibilité chez les artistes ; aussi voyons nous devenir mélancoliques & maniaques beaucoup de peintres & sur-tout les poëtes &

(1) Profession de foi du vicaire Savoyard.

les muſiciens, chez qui une imagination exaltée, en leur préſentant les objets ſous une expreſſion trop vive & trop forte, fait naître ſouvent des paſſions analogues aux couleurs qu'elle donne à ces objets. (1) Joignez à cela l'amour-propre de l'artiſte, le déſir de la gloire & de la célébrité. L'attention qu'ils donnent excluſivement à leur ſujet, leur fait oublier tous les autres. La ſeule ambition du poëte eſt de cueillir des lauriers au parnaſſe. Combien ne voit-on pas de métromanes oublier les beſoins les plus preſſans, fuir la ſociété des hommes, même celle de leurs amis, s'enfoncer dans une épaiſſe forêt, s'arrêter au léger bruit d'une fontaine qui murmure & tomber dans une profonde rêverie.

Conſtriction générale, yeux fixes, membres immobiles, langueur de toutes les fonctions; tels ſont les phénomènes qui accompagnent les fortes tenſions d'eſprit, & qui diſpoſent les hommes de lettres aux affections nerveuſes de l'eſtomac & des inteſtins, à l'hypocondrie enfin.

Parmi les gens du-peuple, ceux dont les métiers les forcent à reſter aſſis, ſur-tout dans des endroits renfermés où ils ſont privés d'un air pur, & du ſtimulus avantageux de la lumière & de la chaleur ſolaire, tous ces hommes ont en général le ſyſtème muſculaire peu

(1) *Spinello*, fameux peintre toſcan, ayant peint la chûte des anges rebelles, donna des traits ſi terribles à *lucifer*, qu'il en fut lui-même ſaiſi d'horreur, & tout le reſte de ſa vie, il crut voir continuellement ce démon lui reprocher de l'avoir préſenté ſous une figure auſſi hideuſe. *Tiſſot*, de la Santé des Gens de Lettres.

peu développé, leur tempérament tient du lymphatique & du nerveux, & ils ſont ſujets aux maladies & aux paſſions qui dépendent de ces tempéramens.

Le genre & la nature des objets qui nous entourent, influent ſingulièrement ſur le caractère de nos penchans. Ainſi les bouchers ſont généralement enclins à la férocité. Les perſonnes qui ſe livrent continuellement à la chaſſe, contractent un caractère de rudeſſe, de dureté, de cruauté même.

Le commerce produit bien l'activité phyſique néceſſaire pour entretenir la ſanté, mais la ſoif de l'or, *auri ſacra fames*, en eſt l'aiguillon & donne à tous les commerçans un eſprit d'égoïſme remarquable. Les revers dont le commerce eſt ſouvent accompagné, cauſent à ceux qui s'en occupent, des chagrins violens & par ſuite les maladies les plus fâcheuſes.

Les femmes, avons nous dit, ne ſont pas capables de faire de grands exercices en raiſon de leur faibleſſe muſculaire. Mais cette vivacité qui les caractériſe, cette fineſſe, cet eſprit de détail qui leur eſt naturel, les rendent propres à toutes les occupations que demandent les ſoins domeſtiques. La nature les a donc deſtinées à être nos ménagères. Leur ſanté eſt intéreſſée ainſi que leur fortune à ce qu'elles ne reſtent pas dans l'inaction, à ce qu'elles rempliſſent bien leur emploi. Qu'on obſerve celles qui s'en éloignent; qu'on faſſe attention dans les grandes villes à toutes ces femmes que la richeſſe invite à l'indolence, à la pareſſe, à la molleſſe, au plaiſir. Tous ces abus donnent naiſſance chez elles, à ce tempérament où les forces

vitales ſont réparties d'une manière tout-à-fait inégale, où le ſyſtême nerveux eſt dans un excès tel, qu'elles ſont dans un état continuel de ſpaſme, de vapeurs, de convulſion, ou de faibleſſe extrême. La moindre cauſe phyſique ou morale les affecte à l'excès & met continuellement leur ſanté dans un état d'incertitude & d'irrégularité remarquable.

Les occupations qui exigent un exercice modéré ou plutôt méſuré ſur l'état des forces, offrent beaucoup d'avantage pour l'économie animale. Un léger développement du ſyſtême muſculaire diminue d'autant la ſuſceptibilité nerveuſe; les fonctions internes ſe font avec plus d'activité; la tranſpiration eſt plus conſidérable; l'appétit meilleur; la digeſtion plus facile & la laſſitude qui en réſulte à la fin de chaque journée procure un bon ſommeil.

Quel eſt le genre de vie qui mène le moins à toutes ces paſſions dont la vivacité ou la ténacité, produiſent, ou des émotions ſans nombre, ou des affections profondes, dont les ſuites ſont également fâcheuſes pour l'économie animale? Quelles ſont les gens qui vivent le mieux dans les vues de la nature? Ce ſont certainement ceux qui reſtent où la nature les a mis, qui en ſuivent les indications. Ce ſont les habitans aiſés de la campagne, ceux qui cultivent paiſiblement le champ de leurs pères. Ils ont peu de paſſions. Leur ambition ne s'étend pas au delà de leurs récoltes. Leurs occupations leur donnent l'exercice néceſſaire, pour que leurs fonctions s'exécutent de la manière la plus favorable à leur ſanté.

Mais les habitans des villes, les hommes inſtruits, les gens ſenſibles, ne ſeraient jamais étrangers au bonheur, ſi la ſageſſe préſidait toujours à leur éducation, s'ils étaient ſur-tout bien dirigés dans la culture des ſciences & des arts, ſi leur manière de vivre enfin, était toujours déterminée par la ſaine raiſon. Ainſi, en excitant & en entretenant convenablement une diverſité continuelle dans les ſenſations, une grande variété dans les goûts; on éviterait la naiſſance de toute paſſion dominante, on l'arrêterait dans ſa marche, on diſſiperait même ces affections concentrées ſur un ſeul objet, ou ſur une ſeule ſérie d'objets, qui, chez les perſonnes ſenſibles, cauſent l'exaltation & l'aberration de l'imagination, &, par le trouble intérieur & l'agitation qu'elles produiſent, cauſent les plus grands déſordres à l'économie animale.

L'étude que nous venons de faire ſur l'état de la ſenſibilité dans les différens tempéramens, âges, ſexes, climats, genres de vie, &c.... nous a donné en quelque ſorte l'hiſtoire des paſſions; elle nous a mis à même de juger du genre de paſſions qui affectent différentes perſonnes & de l'effet différent que la même affection produit ſur l'économie animale des différens individus. En paſſant tous ces objets en revue, nous avons eu occaſion de remarquer combien de modifications, les inſtitutions ſociales, les vices de notre éducation, & les erreurs de notre imagination, font éprouver à notre organiſation naturelle; combien de beſoins de convention nous avons continuellement à ſatisfaire.

Nous allons maintenant parler d'une manière particulière des paſſions principales. Nous tâcherons de les examiner ſous toutes les formes, dans leur état de ſimplicité ou de complication, dans leur état de faibleſſe ou d'énergie. Nous verrons quel changement produit ſur le tempérament cette durée interminable de certaines paſſions, combien eſt dangereux le paſſage ſubit ou rapide d'une affection à une autre, même celui de la douleur au plaiſir : nous indiquerons quelle différence il y a dans l'action de certaines paſſions, ſelon qu'elles ſont libres ou contraintes ; car l'homme infortuné qui ne peut épancher ſes peines dans le ſein d'un ami, qui lutte violemment contre le beſoin preſſant d'exprimer le ſentiment qui le ſurcharge, obligé ſouvent de feindre un ſentiment contraire, eſt bien différemment affecté que celui qui peut ſe plaindre & pleurer en liberté.

2me. PARTIE.

LES PASSIONS EN PARTICULIER.

Plaiſir & douleur, tels ſont les élémens du ſentiment; tels ſont les deux chefs auxquels ſe rapporte en dernière analyſe le réſultat de toutes les impreſſions produites ſur nos ſens par les objets extérieurs. Déſir & averſion, ou amour & haine, telles ſont les deux manières d'être générales de toutes nos affections.

Nous éprouvons du plaiſir, & il y a déſir ou amour, toutes les fois que nous jugeons que l'objet impreſſionnant eſt en rapport avec notre organiſation & qu'il nous eſt avantageux. Nous éprouvons de la douleur & il y a averſion ou haine, toutes les fois que nous jugeons que cet objet n'eſt point en rapport avec notre économie, qu'il nous eſt funeſte.

Nos paſſions ſe diviſent donc naturellement en deux claſſes générales (1) 1°. Toutes celles qui ſe rappor-

---

(1) Pluſieurs philoſophes n'ont admis qu'une paſſion, l'*amour*, à laquelle ils ont rapporté toutes les autres. Leur opinion revient abſolument à la nôtre, car la haine eſt l'amour de ſoi qui repouſſe ceux qu'elle regarde comme ſes ennemis.

Et le traducteur de Pope a dit:

L'amour-propre dans l'ame enfante le déſir;
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaiſir,
. . . . . .
. . . . . .
Que ſont les paſſions? L'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait & cherchant ce qu'il aime.

tent au plaiſir, à l'amour, au déſir; 2°. Toutes celles qui ſe rapportent à la douleur, à la haine, à l'averſion.

Un objet quelconque nous plait, nous l'aimons. S'il eſt préſent & que rien ne s'y oppoſe, nous en jouiſſons. Quand nous ne l'avons pas, nous le déſirons; notre imagination nous fait jouir d'avance. Si nous tardons à l'avoir, l'eſpérance prolonge notre déſir, elle nous anime, nous fait preſſentir que nous pourrons ſurmonter les difficultés, vaincre les obſtacles qui s'oppoſent à notre bonheur. Voilà en quoi conſiſtent les affections de la première claſſe. Mais ſi nos déſirs ne ſont pas ſatisfaits, ſi l'eſpoir ceſſe, nous ſommes affectés d'une manière toute contraire; & la crainte, le chagrin, la haine, la colère, ſont les paſſions que nous éprouvons, & qui compoſent la ſeconde claſſe.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT AU PLAISIR.

Les affections qui ſe rapportent au plaiſir produiſent, en général, une influence avantageuſe.

Quelquefois cependant, chez certaines perſonnes, les jouiſſances exceſſives ſont le plus grand mal, & peuvent cauſer la mort ſubite.

La gaieté & la joie modérée, accélèrent la circulation, mais c'eſt par un mouvement doux, égal & facile; le corps eſt dans un état d'activité & de vigueur, la face eſt plus colorée, plus animée; les fonctions de l'eſtomac & des inteſtins ſont plus actives, les ſécrétions & les excrétions ſont augmentées.

La joie exceſſive accelère la circulation, mais par ſecouſſes, & s'exprime ſouvent par des ſanglots de

même que les peines violentes. Elle produit un état de ſpaſme extrême, l'inſomnie, des ſyncopes, des palpitations, le délire. L'émotion peut être portée à un point tel, que les fonctions en ſoient totalement troublées & que les forces vitales portées en un inſtant au plus haut dégré d'exaltation, ſoient frappées ſur le champ d'une foibleſſe extrême.

J'ai vu mourir ainſi ſubitement un fort de la halle, de la joie d'avoir gagné une ſomme conſidérable à loterie. Des exemples de cette ſorte ſont malheureuſement aſſez fréquens, & l'hiſtoire nous en fournit de célèbres. *Pline* (liv. 2, cap. V.) nous apprend que *Sophocle* eſt mort du plaiſir d'être couronné pour une tragédie; & *Aulugelle* (Noct. attic., liv. 3. cap XV) que *Diagoras* a eu le même ſort, de la joie extrême qu'il éprouva en voyant couronner ſes enfans vainqueurs aux jeux olympiques. La nièce de *Leibnitz* eſt morte ſubitement de joie, en voyant ouvrir les coffres de ſon oncle qui étaient remplis d'or. Notre *Daubenton* a été enlevé aux ſciences par une apoplexie cauſée par un ſentiment de joie très-vive.

Quand ces fortes émotions ne ſont pas aſſez violentes pour donner la mort, le trouble de la circulation & de la reſpiration qui en réſulte, n'eſt ordinairement que momentané & le calme eſt bientôt rétabli. Quelquefois cependant des affections ſpaſmodiques & maniaques en ont été les ſuites funeſtes.

Un mouvement de joie inattendu a ſouvent tiré des mélancoliques de leurs profondes rêveries. J'ai vu guérir de cette manière heureuſe, un mélancolique

pour qui on avait employé inutilement une foule de moyens. L'agitation vive qu'il éprouva, bouleverſa ſon économie & la changea en bien, tellement que ſa raiſon a repris en entier ſon empire.

Dans la claſſe des paſſions que nous traitons, ſe trouvent l'amour de la gloire, de la célébrité, des honneurs, des richeſſes, toutes les fois que les déſirs, qui ſont les fondemens de ces paſſions, ſont ſatisfaits.

Rangeons ici particulièrement, l'*amour*, cette paſſion univerſelle qui a pour objet l'union des deux ſexes, celle à la ſatisfaction de laquelle la nature a dû attacher tant de voluptés, dont elle a dû faire un beſoin impérieux, puiſqu'elle l'a inſtituée pour réparer & perpétuer l'eſpèce. Les convenances ſociales, les lois, les mœurs, les préjugés, les rangs, les fortunes, les religions, les fougues de l'imagination ſurtout, ont dégradé l'amour, en ont fait une paſſion toute morale. Les variétés infinies de l'amour qui tiennent à toutes ces circonſtances, & plus encore à la différence des climats & des tempéramens, rendent impoſſible une deſcription générale de cette paſſion. Toutes celles qu'on a données, ſont des abſtractions toujours éloignées de la véritable nature.

Amor non ſimplex eſt affectus, ſed quaſi omnium animi pathematum confuſa atque turbulenta coacervatio. LORRY.

» La vanité, l'orgueil, l'eſpérance & la crainte,
» Le regret, le déſir, c'eſt l'airain de Corynthe
» Où par un feu brûlant, l'un dans l'autre fondus,
» Tous les métaux roulaient & brillaient confondus. «

L'amour eſt un compoſé de toutes les paſſions, il en produit tous les effets ſur notre économie.

Tout ce qui a rapport aux jouiſſances de l'amour, eſt du reſſort de la claſſe des affections que nous traitons maintenant. Les ſoucis, les craintes, les inquiétudes, le déſeſpoir, qui accompagnent ſi ſouvent l'amour, ſont de l'autre claſſe. Ainſi nous rapportons aux effets de la joie, en général, l'influence qu'exercent ſur notre organiſation, les voluptés que nous procurent les jouiſſances de l'amour & même l'eſpoir de jouir. Ces effets ſont toutefois modifiés par l'influence particulière des organes génitaux. Obſervons un amant tout près de ſatisfaire une violente paſſion; il a le plus grand eſpoir de jouir, ſon amie eſt préſente, il la voit, ſes yeux ſont étincellans, il eſt tout feu, *muſculorum contentio ingens vires viribus addere videtur.* C'eſt dans un état à-peu-près ſemblable, que ſe trouvait ce jeune homme, qui, épris de l'amour le plus véhément pour Mlle. *Gauſſin*, tomba à ſes pieds & y expira de plaiſir & de fureur. *Dionis* a connu pluſieurs jeunes gens qui ſont morts dans les bras des femmes dont ils étaient paſſionnément amoureux.

On voit à quel excès de plaiſir peut nous conduire l'amour. Cette paſſion l'emporte peut être ſur toutes les autres par ſa violence. L'inſatiable ambition lui a cédé quelquefois, & *Cléopâtre* a fait oublier à *Marc Antoine*, la gloire & l'idée ſublime de la conquête de l'univers.

L'*amitié* doit ſe ranger dans la ſérie des paſſions agréables. Mais cette affection eſt douce & tranquille;

elle n'a pas de jouiſſances exceſſives, elle ne produit pas de fortes émotions. Nous devons cependant la noter, comme ayant l'avantage d'adoucir nos maux & d'en prévenir quelquefois la naiſſance.

Je viens d'étudier les effets que produiſent ſur l'économie animale les affections qui ont le plaiſir pour élément. Examinons maintenant celles qui ſe rapportent à la douleur. Pour peu qu'elles ſoient violentes ou prolongées, elles portent ſur l'organiſation une atteinte funeſte, elles amènent une foule de maladies de tous les genres.

EFFETS DES AFFECTIONS QUI SE RAPPORTENT A LA DOULEUR.

La nature, qui nous a donné le plaiſir pour nous attirer vers le bien, vers ce qui eſt conforme à notre organiſation, & par conſéquent pour nous inviter à en jouir, a mis auſſi la douleur en ſentinelle pour nous avertir de la préſence du mal, & nous mettre à même de nous en garantir, ſoit en le combattant, ſoit en le fuyant. Mais les ſuites de la douleur nous ſont ſouvent plus funeſtes que le mal qu'elle tend à nous faire éviter. » Je veux bien, dit Delachambre (1), que la douleur ſerve de ſignal pour avertir du danger où l'on eſt prêt de tomber, mais c'eſt un ſignal qui donne plus d'effroi que de précaution. Et l'on peut dire que c'eſt une ſentinelle timide qui donne ſouvent l'alarme ſans ſujet, & qui étonne l'ame au-lieu de l'aſſurer. «

(1) Caractère des Paſſions, tome IV.

Qu'un objet nuiſible ſe préſente, ou bien qu'un objet qui nous eſt avantageux, qui nous plaît, nous ſoit arraché; que nous ſoyons privés de ſa jouiſſance; que nous perdions en un inſtant notre fortune, nos eſpérances. Qu'un père vienne à perdre ſon fils, un époux, ſa compagne chérie, un amant, ſa maîtreſſe, un ambitieux, ſon emploi; ou ſeulement que des obſtacles s'oppoſent aux déſirs de l'amant, de l'ambitieux; on a le cœur *ſaiſi* (1), on éprouve à la région précordiale un reſſerrement ſubit, toutes les forces ſe portent ſur le champ aux parties intérieures, elles abandonnent les extérieures, auſſi le viſage pâlit, la vue ſe trouble, ſouvent on tombe en défaillance. Revenu à ſoi, on ſe trouve dans un état de ſpaſme général, on ne peut parler, (*curæ leves loquuntur ingentes ſtupent*), on ſent ſur le cœur un poids très-pénible, le cœur palpite, le pouls eſt ſerré, fréquent, irrégulier; les gémiſſemens, les ſoupirs, les ſanglots, annoncent dans quelle gêne ſont les organes de la reſpiration.

L'homme affligé eſt plus ou moins long-temps dans cet état de ſpaſme où tout eſt concentré à l'intérieur. Souvent il en ſort par un mouvement de fureur qui le tranſporte hors de lui-même, le met dans un trouble extrême, lui fait pouſſer des cris horribles. Cette agitation fait bientôt place à l'abattement, au ſilence le plus profond; des ſouvenirs amers viennent déchirer ſon ame, il réfléchit à ſon malheur, il recueille toutes

(1) Cette expreſſion vulgaire marque bien la ſurpriſe, l'effet primitif de la douleur ſubite.

les circonſtances qui peuvent exagérer ſa perte, la rendre plus ſenſible. Le ſpaſme cependant eſt moins conſidérable que dans les premiers momens de la douleur; les fonctions reprennent un peu, les larmes viennent le ſoulager, la tranſpiration commence à ſe rétablir, la reſpiration devient plus tranquille & le pouls plus régulier.

Souvent alors il arrive que ſa phyſionomie change tout-à-coup, & préſente les traits de l'indignation & de la colère. L'agitation, que ces paſſions lui procurent, lui fait du bien, pourvu qu'elle ne ſoit pas extrême. Elle remet l'équilibre, elle reporte à la circonférence les fluides qui s'étaient portés au centre. Alors il forme des projets de vengeance contre les auteurs de ſon malheur. Il jouit d'avance de la ſatisfaction qu'il doit en tirer, & le plaiſir intérieur qu'il en éprouve lui eſt avantageux. Mais bientôt la crainte vient faire ceſſer ce triſte plaiſir, elle arrive avec ſon appareil lugubre. Elle lui fait croire que le mal préſent n'eſt que l'avant-coureur d'un mal futur. Et pour peu que ſon imagination exalte ſa crainte, la défiance qu'il a en ſes moyens & même en ceux de ſes amis, amène un découragement extrême qui finit par l'accabler. C'eſt la nuit principalement qu'il en eſt tourmenté; la ſolitude, l'obſcurité, le ſilence de la nuit, tout diſpoſe ſon imagination à lui préſenter ſon état ſous l'aſpect le plus fâcheux.

Un chagrin violent peut produire ſubitement ſur l'économie les effets les plus funeſtes, tels qu'une attaque d'apoplexie, de paralyſie, d'hyſterie, de manie,

ſur-tout la ſuppreſſion des règles, quelquefois même la mort ſubite. J'ai vu tout récemment un exemple de mort ſubite due à une cauſe de cette nature. Un marin était dans l'affliction d'avoir perdu ſa femme depuis un mois. Il poſtula mais en vain, un congé pour aller arranger ſes affaires. Il conçut un chagrin ſi violent de ce refus, qu'il mourut le lendemain.

Tous les phénomènes que nous venons de décrire ont lieu dans les premiers momens de la douleur. Si rien ne la fait ceſſer; ſi les conſolations de l'amitié, ne font pas renaitre la douce eſpérance, ſi la philoſophie n'arrête pas le cours de la douleur, ou plutôt ſi les cauſes qui l'ont fait naître continuent à exiſter, elle ſe prolonge & prend alors le nom de *triſteſſe*, *chagrin lent*, *crainte habituelle*. Ce mouvement ſubit par lequel tout s'eſt pour ainſi-dire précipité des extrémités du corps vers les organes internes, comme pour défendre le ſanctuaire de la vie; ce mouvement continue, mais d'une manière lente. Le cœur eſt dans un reſſerrement habituel; les grandes inſpirations, les ſoupirs viennent au ſecours de la reſpiration qui s'exécute avec difficulté. Les organes gaſtriques ſont dans un état continuel de conſtriction, la circulation veineuſe du bas-ventre eſt extrêmement ralentie; les friſſons continuels indiquent la faibleſſe de la peau, ſon peu de chaleur. Les fonctions eſſentielles de la vie ſont dans un état de gêne dont la durée doit altérer l'organiſation de l'homme & ruiner ſa ſanté.

Cette retraite continuelle des forces à l'intérieur, produit la faibleſſe des organes des ſens & du mouvement,

& fait naître la faibleſſe morale d'où vient cette indolence, cette langueur, cette humilité de l'homme triſte. Il ne ſe croit capable de rien, il ne ſe ſent pas aſſez de forces pour agir, & l'accablement où le plonge le chagrin le met ſouvent dans une eſpèce de ſtupeur & d'immobilité. Ainſi la fable nous repréſente *Niobé* changée en rocher après avoir vu mourir tous ſes enfans. La faibleſſe des organes des ſens ſe fait ſurtout remarquer dans le mouvement des yeux, qui s'exécute avec une lenteur & une eſpèce d'incertitude qui forment le regard languiſſant, le regard de l'amant langoureux, de celui qui eſt dans une crainte continuelle de perdre l'objet de ſon affection. Souvent cependant le regard de l'homme triſte eſt immobile, ſes yeux ſont fixés ſur la terre comme s'il ne voulait être diſtrait de ſa douleur par aucun objet extérieur. Mais le ſentiment intérieur de faibleſſe qu'il éprouve, lui fait de temps en temps tourner les yeux au ciel comme pour implorer le ſecours de la Divinité.

C'eſt par ſuite des lois que la nature a établies pour la conſervation de l'animal, que l'homme triſte penſe continuellement à l'objet de ſon malheur. Il doit porter ſans ceſſe ſon attention vers le mal pour s'en garantir. Le reſſerrement, la retraite des forces vers l'intérieur qui exiſtent dans la triſteſſe, montrent les efforts continuels que fait la nature pour le préſerver de ce qui lui eſt nuiſible. Auſſi tout ce qui tend à le diſtraire bruſquement de ſon chagrin, tout ce qui tend à changer ſubitement la direction des forces établies par la douleur, cauſe chez l'homme triſte une

violence insupportable. Il a au contraire la plus grande inclination à se porter vers les choses qui peuvent produire sur son économie des mouvemens conformes à celui dont il est agité. Il recherche les lieux tristes, la solitude, l'obscurité. Il aime la compagnie des malheureux, il se plait à entendre le récit de leurs infortunes & à leur raconter les siennes. Il semble voir avec avidité tous les objets qui lui rappellent ses malheurs. Il s'abreuve ainsi continuellement d'amertume, se nourrit de son propre venin, & ne s'apperçoit pas de l'état fâcheux dans lequel son organisation le plonge de plus en plus.

Nous avons observé que la faiblesse physique, & surtout la faiblesse morale, sont un des principaux résultats de la tristesse. D'après cette assertion on peut juger du genre de maladies qu'elle doit produire. Les affections nerveuses tiennent sans doute le premier rang. On sait, par exemple, combien souvent la tristesse mène à la mélancolie, à cette aliénation mentale dont le caractère spécial est un délire exclusif sur un seul objet. En effet l'homme triste pense sans cesse à son malheur, il porte continuellement toutes ses idées vers ce même point, & cette direction vicieuse finit par devenir une habitude qu'il est bien difficile de détruire. La même cause, qui chez l'un aurait donné lieu à la mélancolie, produit dans un autre tempérament les différentes espèces de manies, l'hypocondrie, l'hystérie.

Des chagrins violens causent les convulsions habituelles, la paralysie, le tremblement, l'amaurose &

différentes autres maladies nerveuſes. Une femme ayant vu ſon enfant tomber dans un canal & s'y noyer, fut attaquée ſur-le-champ d'une paralyſie incurable.

Il paraît qu'un profond chagrin peut déterminer l'hydrophobie ſpontanée. On en trouve un exemple dans les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, année 1783. On lira avec le plus grand plaiſir, dans un mémoire que Mr. *Gorey* vient de publier (Journal de Médecine, février 1807), une obſervation très-intéreſſante d'hydrophobie ſpontanée, dont la principale cauſe paraît être un chagrin profond, d'une longue durée & preſque toujours contraint.

Une foule d'obſervations nous prouvent que la triſteſſe tend ſingulièrement à augmenter les accidens qui n'accompagnent que trop ſouvent l'époque critique des femmes.

On trouve dans *Hofmann* pluſieurs hiſtoires de *Melæna* cauſés par la triſteſſe.

Tous les auteurs qui ont écrit ſur le ſcorbut ont regardé avec raiſon les affections triſtes, comme une des cauſes prédiſpoſantes du ſcorbut. Quelques-uns même les ont regardées comme les ſeules cauſes de cette maladie. Ces derniers ſont certainement allés trop loin.

Pendant la triſteſſe le cœur éprouve un état continuel de ſpaſme & d'oppreſſion. Ces impreſſions fâcheuſes long-temps continuées ſur le principal organe de la circulation, finiſſent très-ſouvent par en altérer le tiſſu & produire des affections organiques. Il eſt peu de médecins qui n'aient eu à obſerver, pendant

les

les dernières années, de ces maladies de cœur qui ont mené au tombeau leurs malheureuſes victimes.

La riche collection que vient de faire publier le profeſſeur *Corviſart*, renferme une foule d'hiſtoire de ces maladies obſervées ſous toutes les formes.

Nous avons déjà dit que c'eſt dans la jeuneſſe que le ſyſtême pulmonaire eſt dans la plus grande activité. Qu'à cette époque la moindre cauſe vienne troubler la reſpiration, la phtyſie pulmonaire ſe déclare dans les tempéramens qui y ſont diſpoſés. Les paſſions triſtes & ſurtout les chagrins de l'amour, déterminent cette affection qui, depuis quelques ſiècles, eſt devenue ſi funeſte au genre humain.

Dans un âge plus avancé, les organes ſuſceptibles ſont ceux de l'abdomen. Or, nous ſavons combien dans la triſteſſe, l'eſtomac eſt affecté. La conſtriction de cet organe, entretenue ſurtout par les chagrins concentrés, produit d'abord des affections de l'eſtomac. Mais, à la fin, les parties organiques qui le compoſent s'altèrent : il ſe forme des ſquirres; les ſquirres s'ulcèrent & les malades meurent au milieu des douleurs les plus cruelles.

Les malheurs inſéparables de la révolution ont produit, une foule de maladies organiques du cœur & de l'eſtomac. Ce grand nombre d'affections du même genre, à Paris, a éveillé l'attention des obſervateurs, & leur a donné des matériaux preſque neufs à étudier.

Chez d'autres perſonnes les impreſſions prolongées de la douleur portent leur fâcheuſe influence ſur les fonctions de la nutrition & par conſéquent ſur la vie

de tous les organes. Les ſujets ſe traînent lentement à leur fin, ils s'épuiſent peu-à-peu & meurent de conſomption. Parmi les maladies aigues, les fièvres muqueuſes, adynamiques, ataxiques ſont celles que le chagrin occaſionne, ſuivant les circonſtances, & qu'il rend funeſtes quand il vient à les compliquer.

Rien ne diſpoſe mieux aux maladies épidémiques & contagieuſes qui font un ſi grand nombre de victimes que la triſteſſe, qui produit la faibleſſe & un état de ſpaſme habituel.

N'oublions pas de rappeler ici combien, dans les cas graves de chirurgie, les affections triſtes ſont pernicieuſes, quel ſoin un médecin opérateur habile doit prendre, pour écarter de ſon malade tout ce qui peut produire ſur lui une impreſſion fâcheuſe.

CHAGRINS DE L'AMBITION.

Les obſtacles qui s'oppoſent aux déſirs de l'ambitieux, la perte de ſes eſpérances, mettent ſa vanité & ſon orgueil dans l'humiliation la plus pénible, lui cauſent une foule de chagrins, rempliſſent ſes jours d'amertumes. Voyez l'homme en place, continuellement entraîné par l'ivreſſe de l'ambition, accoutumé aux honneurs, aux flatteries, au plaiſir de dominer, de commander. Tombe-t-il du faîte éclatant où il était élévé, rentre-t il dans l'obſcurité? Quel changement dans ſes facultés phyſiques & morales! Cet abandon de la part de ceux qu'il croyait ſes amis, mais qui ne l'étaient que de ſa fortune; ces regrets qui le tourmentent & l'accablent; les remords qui le rongent; ces ennemis qu'il

redoute, & contre leſquels il eſt maintenant ſans défenſe; ce paſſage d'une vie occupée au loiſir d'une vie retirée & ſolitaire; toutes ces cauſes, ſi la philoſophie ne le ſoutient pas, s'il n'a pas en lui-même des reſſources contre l'infortune, des moyens de remplir ſes momens, toutes ces cauſes, dis-je, peuvent produire des affections multipliées. C'eſt ce qu'on a appelé ingénieuſement, *ambition rentrée.*

CHAGRINS DE L'AVARE, DU JOUEUR.

Si je ne craignais d'outrepaſſer le bornes d'un mémoire, ce ſerait ici le lieu de parler des chagrins de l'avare & du joueur. Cette funeſte paſſion du jeu, à laquelle entraînent preſque toujours le déſœuvrement & le beſoin de l'agitation, & qui, pour certaines perſonnes, devient un beſoin qu'il faut abſolument ſatisfaire, aux dépens même de ſa fortune, à combien de maux n'expoſe t-elle pas ſes malheureuſes victimes? J'ai vu pluſieurs maladies graves cauſées par des revers éprouvés au jeu. *Dionis*, (1) nous rapporte l'hiſtoire d'un muſicien paſſionné pour le jeu, qui périt ſubitement de la douleur d'y avoir fait une grande perte.

CHAGRINS DE L'AMOUR.

Sur les pertes du cœur nous pleurons chaque jour
Mais quels chagrins pareils aux chagrins de l'amour.
(Delille.)

Les peines occaſionnées par l'amour produiſent preſque les mêmes effets que les chagrins qui tiennent à

(1) Traité des Morts Subites.

une autre cauſe. La différence qui exiſte, tient toutefois à ce que l'amour eſt un beſoin particulier dont l'empire, déterminé par notre organiſation, eſt plus ou moins étendu, ſuivant le degré de notre ſenſibilité & d'exaltation de notre imagination. Il ſerait trop long de parler en détail des peines de l'amour Elles ſont d'ailleurs décrites par tout. Parmi les nuances infinies qu'elles préſentent, je choiſirai ſeulement quelques traits principaux. Ainſi, par exemple, les commencemens de l'amour produiſent une légère mélancolie, une langueur dans laquelle l'amant, tout occcupé de ſon objet, repouſſe tout ce qui pourrait l'en diſtraire. Cet état cauſe abſolument les mêmes effets qu'un léger degré de triſteſſe, la perte de l'appétit, la diminution de la tranſpiration, l'inſomnie. Dans d'autres cas, des contrariétés s'élevant ſans ceſſe contre les déſirs de l'amoureux, s'oppoſent à la ſatisfaction de ces déſirs, éloignent même l'eſpoir de la jouiſſance, occaſionnent ainſi un état de chagrin, de crainte continuelle, dont les effets ſont plus funeſtes. Dans les cas les plus fâcheux, les obſtacles ſont inſurmontables, & ſi la philoſophie ne peut nous faire vaincre le mal, le chagrin eſt à ſon comble. L'amant n'a plus l'eſpoir de jouir. Ses déſirs ſemblent s'accroître en raiſon des difficultés, & le rendent le plus malheureux des hommes. Souvent alors l'infortuné ſe donne la mort; c'eſt ainſi que périt *Lucrece*, réduit au déſeſpoir de ne pouvoir jouir de celle qu'il aimait.

L'aménorrhée, l'hyſtérie, la manie & quelquefois même la nymphomanie ſont, chez les femmes, les

affections qui réſultent de la privation des plaiſirs de l'amour, de la non-ſatisfaction d'une paſſion trop ardente. Les mêmes cauſes, chez l'homme; produiſent le plus ſouvent la mélancolie & quelquefois le ſatyriaſis.

Nous avons déjà dit que les peines de l'amour ſont une des cauſes de la phtiſie pulmonaire.

Les chagrins de l'amour long-temps prolongés peuvent auſſi produire une véritable conſomption, & cela ſurtout chez les individus épuiſés par les abus de la maſturbation. Les auteurs ont fait de cette conſomption une eſpèce particulière, qu'ils ont appelée *febris hectica amatoria*.

LA CRAINTE.

La crainte eſt la paſſion qui s'empare de nous, quand nous croyons qu'un malheur doit arriver. Une foule de circonſtances la font varier à l'infini. Les mots *peur*, *frayeur*, *effroi*, *horreur*, *terreur*, ont été employés pour déterminer ces différens degrés. A la première idée du danger, au premier moment que l'individu eſt frappé de crainte, il éprouve à-peu-près les mêmes effets, que lorſqu'il apprend ſubitement, qu'un événement malheureux vient de lui arriver : *ſaiſiſſement*, *tremblement*, *pâleur ſubite du viſage*, *ſueurs froides*, *battement de cœur extraordinaire*, *le pouls extrêmement petit & irrégulier*; on éprouve à la région epigaſtrique *un ſentiment douloureux d'anxiété*, *d'oppreſſion*, & ſurtout *de plénitude*. Les forces, les mouvemens, les humeurs, tout ſe dirige ſubitement vers le centre, tout ſemble ſe preſſer vers le centre, pour éviter le danger. L'affaibliſſement des organes des ſens & du

mouvement eſt à un point extrême. On veut fuir, on en eſt incapable ; ſouvent alors on tombe en ſyncope C'eſt alors ſurtout que la crainte produit des accidens ſubits, le cours de la bile ſuſpendu à l'inſtant, la jauniſſe déterminée tout-à-coup, les cheveux blanchis ſubitement, & quelquefois la mort ſubite. Un officier de marine, qui jouiſſait d'une grande conſidération & avait donné, dans diverſes occaſions, des preuves non équivoques de courage & de bravoure, étant en pleine mer à bord d'un bâtiment qui fut aſſailli par une tempête affreuſe, fut tellement effrayé du danger qui le menaçait, que tous ſes cheveux blanchirent en un inſtant.

Une dame vaporeuſe périt au moment qu'on lui donnait un coup de lancette pour la ſaigner, avant même qu'il fut ſorti une goutte de ſang (Encyc. Méth. art. mort ſubite). La révolution nous a préſenté pluſieurs exemples de mort ſubite cauſée par un accès de frayeur ou de terreur. On en trouve différentes hiſtoires dans les auteurs. (Voy. *Marcellus Donatus*, de Med. Hiſtoriâ, p. 102.) *Zacutus*, de Med Princ. Hiſtoriâ, &c.

Dans les degrés les plus légers de la crainte, il y a toujours à la région épigaſtrique un reſſerrement notable ; il y a un état de ſpaſme général ; le reſſerrement, la petiteſſe & l'irrégularité du pouls annoncent que la circulation eſt troublée & ralentie ; l'eſpèce de gonflement de la poitrine indique que la reſpiration eſt interceptée, qu'elle eſt comme retenue ; la concentration des forces au-dedans ſe fait auſſi remarquer par la pâleur, le friſſon, la ſéchereſſe de la peau. Mais le plus

ſouvent alors l'effet n'eſt que paſſager, l'eſpérance & la confiance reviennent, le ſpaſme ceſſe, la circulation, la reſpiration & la tranſpiration ſe rétabliſſent, le pouls ſe développe, la peau reprend ſa couleur naturelle; toutes les fonctions enfin s'exécutent, comme dans l'état de ſanté.

Aux articles tempéramens, âges, ſexes, climats, &c., nous avons dit quels ſont les individus les plus ſujets à la crainte, quelles ſont les circonſtances qui la font naître le plus ordinairement. Nous avons obſervé que tout ce qui développe le ſyſtême nerveux, qui rend l'imagination très-vive & qui produit la faibleſſe, diſpoſe à contracter facilement la crainte, auſſi les femmes, les enfans, les habitans des pays chauds, en ſont-ils très-ſuſceptibles. Nous avons auſſi remarqué que la nuit, que la nature a donnée à tous les animaux pour le temps du repos, eſt ſouvent pour l'homme le temps des inquiétudes. Nous avons vu que le ſilence & les ténèbres qui l'accompagnent, la rendent ſingulièrement favorable à la naiſſance de la crainte.

La faibleſſe morale y diſpoſe autant que la faibleſſe phyſique. Ceux qui n'ont point de richeſſes, de dignités, & par conſéquent peu d'amis y ſont expoſés. Ils ont toujours peur de manquer, ils n'oſent rien entreprendre, ou s'ils font quelqu'entrepriſes, ils ſont dans des tranſes continuelles, le moindre échec leur fait déſeſpérer de les conduire à terme. C'eſt cette raiſon qui fait, en grande partie, que les maladies ſont plus longues, plus tenaces chez les miſérables, & que ces individus ſont plus ſuſceptibles de contracter les maladies éminemment contagieuſes.

Les *amoureux*, les *ambitieux*, les *avares* ſont ſouvent atteints de cette faibleſſe morale qui produit chez eux un état continuel d'anxiété, d'inquiétude, de crainte (1).

Un grand nombre de maladies nerveuſes ſont la ſuite de la paſſion de la crainte.

On obſerve très fréquemment des convulſions & des mouvemens convulſifs, cauſés par cette affection. Lors de la malheureuſe exploſion de pluſieurs bâtimens de la flottille, qui eut lieu l'année dernière, un enfant de huit ans qui ſe trouvait près de là, fut ſaiſi de la plus vive frayeur. Cette violente émotion réſulta, non-ſeulement du bruit terrible de la détonation, mais encore de la forte ſecouſſe qui accompagna l'exploſion, & de ce que l'enfant vit tomber tout autour de lui, de nombreux éclats des bâtimens qui venaient de ſauter. Depuis cette époque il éprouve de temps en temps des mouvemens convulſifs, il a le ſommeil extrêmement léger. Au moindre bruit qu'il entend, il ſe lève & éprouve la plus grande agitation.

Un matelot fut mordu par un chien qu'il crut être

---

(1) Dirai-je enfin comment, dans leurs ardeurs brûlantes,
Des vives paſſions, les fougues turbulentes,
Viennent aiguillonner & la crainte & l'eſprit,
Soit que ſur nous la gloire exerce ſon pouvoir,
Soit que l'ambition tyran des grandes ames,
De l'amour des grandeurs alimente les flammes;
Soit que plus inquiète & plus avide encor,
S'allume dans un cœur l'ardente ſoif de l'or?

Delille, Poëme de l'Imagination.

enragé. La crainte de le devenir lui-même le saisit vivement, & depuis ce temps, cet homme souffre des douleurs très-fortes dans toutes les parties de la tête & est sujet à de fréquens mouvemens convulsifs dans les paupières.

Tissot (Traité des Nerfs, tome 4, p. 45) rapporte un fait non moins intéressant. Un payſan ayant rêvé qu'un serpent s'était entortillé autour de son bras, fut si effrayé qu'il se réveilla en sursaut, & que son bras est resté depuis, sujet à un mouvement convulsif qui revenait plusieurs fois par jour.

La peur est celle des passions qui occasionne le plus souvent la paralysie. *Pinel* (Méd. Clin. p. 82) cite l'exemple d'une femme tombée dans l'hémiplégie, du côté droit, à la suite de convulsions produites par la peur.

Zimmermann dit que les plus habiles médecins conviennent unanimement, qu'une frayeur considérable, peut causer une apoplexie mortelle.

La frayeur a souvent été suivie d'un délire mélancolique & même de la manie. On sait que *Pascal* manqua d'être précipité dans la Seine, un jour que les chevaux de sa voiture prirent le mors aux dents. Il en éprouva une frayeur si vive & si profonde, que la sensation de ce malheureux événement était sans cesse retracée dans son imagination, & que croyant toujours voir un précipice à son côté gauche, il y faisait placer un siége pour se rassurer.

(1) Mr. *Maugra* actuellement médecin en chef du septième corps de la grande armée, fut un jour

(1) Journal de Médecine, février 1807.

appelé pour un jardinier qui avait rêvé, qu'un grand chien noir s'était introduit dans la chambre où il couchait avec sa femme, & l'avait mordu. Ce rêve l'avait vivement frappé, quoiqu'il ne put indiquer le lieu de la morsure. Sa femme eut beau se lever & lui faire voir que les fenêtres & la porte étaient exactement fermées, & que le plus petit animal n'avait pu pénétrer jusqu'à eux, à plus forte raison un chien de la taille dont il le dépeignait : elle fit devant lui les perquisitions les plus minutieuses, pour le convaincre qu'il n'avait fait qu'un mauvais rêve. Le mari parut persuadé, mais c'était plus un effet de sa complaisance que de sa conviction. Il ne peut plus fermer l'œil, quoique cette scène se soit passée au milieu de la nuit. L'idée du gros chien est toujours présente à son imagination troublée, tant l'impression avait été forte; il le voit sans cesse.

Tel qu'un songe effrayant l'a peint à sa pensée.

Le dérangement de ses fonctions suit le trouble de son ame. Il ne va à son ouvrage que machinalement; il devient triste, rêveur, morose, perd l'appétit & les forces. Sa mélancolie va tous les jours en croissant; son regard est fixe & souvent hagard. Le médecin voyait ces symptômes empirer continuellement, malgré les moyens physiques & moraux qu'il avait employés.

Pour surcroît d'embarras, la femme qui jusqu'alors avait toujours été raisonnable, & avait fait tous ses efforts pour distraire son mari & le guérir de son erreur, voyant qu'il devenait tous les jours plus ma-

lade, commença à croire qu'il y avait quelque choſe de réel dans la cauſe de la maladie de ſon mari ; qu'il était poſſible que, puiſqu'elle était auprès de lui, elle ait auſſi été mordue. Cette idée la frappe ; elle éprouve bientôt des ſymptômes précurſeurs de l'affection de ſon mari, tels que laſſitude, abattement, ſentiment de la crainte, & ce fut alors que le médecin jugea que les ſecours de la médecine, échoueraient dans le traitement de cette maladie d'imagination, & en habile homme, il changea de plan de conduite. Il paraît perſuadé que la cauſe de la maladie de l'un & de l'autre pouvait être celle qu'ils accuſaient & leur dit, avec le ton très-affirmatif d'une confiante croyance, qu'il fallait qu'ils allaſſent à St.-Hubert. Il ne perd pas de temps, va chercher un homme qui avait déjà fait le voyage, pour leur donner ce qu'on appelle *répit*. Cet individu avait été à cette abbaye des Ardennes pour la même affection, y avait trouvé ſa guériſon, & en avait rapporté le pouvoir de faire cette cérémonie.

Depuis ce moment ces deux crédules perſonnes ſont plus tranquilles, elles font, avec confiance, leurs diſpoſitions pour aller à St.-Hubert, y vont ſubir les cérémonies & le traitement uſité, & reviennent parfaitement guéries.

J'ai rapporté en entier cette obſervation, parce qu'elle eſt fort intéreſſante, qu'elle montre quelle eſpèce de déſordres la crainte peut produire ſur l'eſprit de certaines perſonnes, & ſur-tout parce qu'elle indique la manière la plus ſûre de remettre une imagination erronée, dans le chemin de la vérité.

Il n'eſt pas je crois de cauſe plus fréquente de l'épilepſie, que la paſſion que nous traitons maintenant. C'eſt à-peu-près l'avis d'Hoffman (Méd. Rat., tome 3, ſect. 1, cap. 1). » Porrò inter cauſas idiopathicæ epilepſiæ, animi affectus maximè ira atque terror, haud ultimum ſibi vindicant. «

On voit ſi ſouvent des cas d'épilepſie cauſée par la frayeur & la terreur, que je n'en rapporterai ici aucune obſervation.

Mr. *Boſquillon* eſt ſans doute allé trop loin en rapportant dans tous les cas, la cauſe de l'hydrophobie à la paſſion de la crainte, ou à la manière dont l'imagination eſt frappée. L'hydrophobie communiquée, offre tous les ſymptômes des maladies contagieuſes; elle ſurvient preſque toujours immédiatement après la morſure; & d'ailleurs le virus hydrophobique peut être détruit par la cautériſation. Mais pluſieurs hiſtoires bien conſtatées, prouvent que la frayeur peut déterminer l'hyprophobie ſpontanée.

(1) Une femme étant à laver ſous un pont à l'approche de la nuit, fut abandonnée par les perſonnes qui travaillaient près d'elle; alors effrayée de ſe trouver ainſi ſeule, elle s'imagina voir une lueur ſortir de la voûte & le torrent augmenter, ſe déborder & couler avec impétuoſité. De retour chez elle, elle ne put boire ni eau, ni bouillon, ni aucun autre liquide. Leur vue même la faiſait friſſonner; & quand on les lui mettait dans la bouche, elle reſpirait avec bruit & difficulté, comme une perſonne qui eſt ſur le

(1) Félix Platerus, lib. 1, obſ. p. 90.

point de ſuffoquer. La moindre agitation de l'air renouvelait les mêmes ſymptômes ; elle parlait avec douceur & d'une manière ſenſée ; elle dormait peu & ne pouvait manger que des nourritures ſolides ; enfin le huitième jour après l'invaſion, la diarrhée ſe manifeſta, ſes forces s'affaiblirent de plus en plus, & elle périt après avoir annoncé elle-même, que ſa fin était prochaine.

(1) Deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux mourut hydrophobe. L'autre partit, dans l'intervalle, pour la Hollande & ne revint que dix ans après. Ayant à ſon retour apprit le genre de mort de ſon frère, il mourut bientôt lui-même enragé, de la peur de l'être.

(2) Un ſoldat du 3e. régiment de ligne, âgé de vingt-deux ans, était ennuyé de l'état militaire pour lequel il ne ſe ſentait pas né. Dans le courant de brumaire an 8, il apprit la mort d'une tante qu'il aimait beaucoup ; il en conçut un tel chagrin, que pendant les deux jours qui précédèrent l'invaſion de ſa maladie, il n'eût point d'appétit, rechercha la ſolitude & ne put conſerver plus long-temps le talent de feindre une tranquillité d'ame, qu'il n'avait pas encore éprouvée depuis ſon ſéjour aux armées. Ses camarades ignorant la cauſe d'un changement auſſi bruſque, l'accuſèrent de poltronnerie, quoiqu'ils euſſent été

---

(1) Mémoire de la Société Royale des Sciences de Montpellier, an 1730.

(2) Voyez la Diſſertation ſur l'Hydrophobie, par M. *Prault*.

pluſieurs fois témoins de ſa bravoure, lui firent de mauvaiſes plaiſanteries; mais les voyant toujours ſans effet, ils les pouſſèrent plus loin, & le 26 du même mois, ils entrèrent à minuit dans ſa chambre, précédés d'un tambour qui battait la charge, lui dire que les autrichiens venaient de paſſer le Rhin, qu'ils maſſacraient tous ceux qu'ils rencontraient, & qu'ils allaient eux-mêmes ſubir le même ſort. Au même inſtant ce jeune homme, ſans chercher à ſe lever, entra dans des convulſions terribles : ſes yeux étaient ouverts, ſon regard furieux ; il jettait des cris horribles, & malgré divers moyens qu'on tenta pour le calmer, il ne revint à lui qu'au bout d'un quart d'heure & ne put ſe rappeler ce qu'on lui avait dit pendant l'accès. Mais ſeulement ce qui l'avait précédé. Il ſe plaignait alors d'une grande chaleur & d'une grande conſtriction à la gorge & demanda à boire : mais à peine lui eut-on préſenté de l'eau & du vinaigre, que de nouvelles convulſions, avec expuition d'une ſalive écumeuſe très-abondante, ſe manifeſtèrent, durèrent autant que les premières & furent encore ſuivies d'un ſentiment de conſtriction & de chaleur à la gorge, de péſanteur de tête & d'une grande laſſitude. Quelque temps après la lumière devint inſupportable & on le fit mettre dans un cabinet peu éclairé. Il eut auſſi à la fin des envies de mordre les perſonnes environnantes. Les accès hydrophobiques devinrent de plus en plus violents & il expira. L'ouverture de ſon cadavre n'offrit rien de particulier. Cette hiſtoire fort intéreſſante, nous offre une hydrophobie bien caractériſée, qui a eu pour cauſe diſpoſante, la triſteſſe

& le chagrin, & pour cauſe excitante, un accès de terreur.

La frayeur détermine quelquefois la goutte, quand les ſujets y ſont diſpoſés. Ou bien ſi cette paſſion ſurvient quand les articulations ſont déjà priſe par la goutte, elle peut faire tranſporter cette affection ſur les organes internes. *Pinel*, (Med. Clin., p. 42) donne l'hiſtoire d'une goutte déterminée par la peur.

Au commencement de l'hiver dernier, j'ai eu occaſion d'obſerver une maladie de ce genre due à la même cauſe, chez un jeune homme qui depuis ſix mois, avait quitté la vie active de la campagne pour la vie ſédentaire du bureau. Le huit octobre, à dix heures du ſoir, une bombe tomba, près de ce jeune homme, dans la maiſon qu'il habitait. Il fut vivement ſaiſi, comme on peut bien ſe l'imaginer, & quelques jours après, il eut à ſouffrir les douleurs atroces d'une affection arthritique.

Les médecins de Lyon ont vu ſe développer beaucoup d'affections gangreneuſes à l'époque du bombardement & de la déſolation de cette ville.

La paſſion de la crainte cauſe auſſi une foule d'affections de l'uterus. Rien n'eſt plus fréquent que de voir un accès de frayeur, donner lieu à la ſuppreſſion des règles, & même occaſionner l'avortement des femmes enceintes. La ſuppreſſion des lochies, chez les femmes en couches, eſt un accident dangereux qu'elle cauſe auſſi quelquefois. La peur augmente le nombre ou l'intenſité des affections qu'éprouvent ſouvent les femmes à l'âge critique.

Hunter a vu un cas où la rétroverſion de la matrice fut la ſuite d'une grande frayeur.

L'influence de cette paſſion ſur les enfans dans le ſein de leur mère eſt auſſi bien remarquable. Chacun ſait que Marie Stuard, mère de Jacques Ier., portant encore ce prince dans ſon ſein, ayant vu aſſaſſiner à ſes côtés un de ſes plus fidèles amis, fut ſaiſie de la plus vive frayeur; & que ſon fils ne put jamais ſoutenir la préſence d'une épée nue.

J'ai été conſulté pour pluſieurs enfans dont les mères ont été ſaiſies de frayeur, quand, au mois d'octobre dernier, les anglais ſont venus jetter des bombes & des fuſées incendiaires ſur la ville & dans le port de Boulogne. Ces enfans, qui pendant cet événement étaient dans le ſein de leurs mères, éprouvent depuis leur naiſſance différens mouvemens convulſifs & des réveils en ſurſaut très-fréquents.

La plupart des fièvres peuvent être auſſi produites par tous les degrés de la crainte.

Qu'on conſulte la deſcription de l'épidemie de Texlembourg par *Finke*, & l'on verra que cet auteur met la crainte au nombre des cauſes de la fièvre bilieuſe.

Dans l'hiſtoire de la fièvre muqueuſe épidémique de Gottingue, décrite par *Rœderer* & *Wagler*, nous trouvons la terreur panique qui regnait à Gottingue, regardée comme une des principales cauſes de la fièvre.

Il n'eſt point de médecin qui n'ait obſervé, combien la crainte eſt favorable à la naiſſance des fièvres adynamiques & ataxiques, & ſur-tout la manière fâcheuſe dont elle vient les compliquer.

Un

Un des effets de la crainte les plus pernicieux à l'eſpèce humaine eſt d'en rendre les différens individus ſingulièrement ſuſceptibles de contracter ces maladies terribles, qui accablent un grand nombre de perſonnes en même temps, la peſte & toutes les fièvres contagieuſes. Il paraît que cela eſt dû, en grande partie au moins, à ce que la crainte, de même que les affections triſtes, attire toutes les forces de dehors en dedans, les concentre à la région epigaſtrique, & en prive ainſi l'organe cutané qui n'a plus aucun moyen vital pour repouſſer ſon ennemi le plus cruel, la contagion.

Pour ces maladies, les magiſtrats peuvent faire plus que les médecins, non-ſeulement par les réglemens de police qui empêchent la communication, mais bien encore, en employant tous les moyens qui ſont en leur pouvoir pour diſſiper la crainte, les terreurs paniques & maintenir parmi le peuple l'eſpérance, la confiance, & par conſéquent le bonheur.

Ce n'eſt pas ſeulement en produiſant des maladies, que l'influence de la crainte eſt funeſte. Elle eſt encore plus à redouter quant elle ſurvient pendant leurs cours. Elle en trouble la marche, elle dérange les criſes, elle produit une foule de phénomènes ataxiques & mène ſouvent au tombeau, celui qui naguères avait une maladie bénigne, une maladie que la nature dirigeait & conduiſait ſagement à une fin heureuſe. Auſſi je penſe que le point le plus eſſentiel, dans le régime des malades, eſt d'employer tous les moyens que la prudence exige ou conſeille, pour éloigner ce qui pourrait

donner naiſſance à cette paſſion de la crainte, à laquelle l'état morbifique diſpoſe ſi éminemment. (1)

Ainſi, on doit recommander dans les hôpitaux de ne point rapprocher deux malades ſemblables, parce qu'ils comparent leurs peines, que l'un s'apperçoit des maux de l'autre, s'imagine les ſentir & que la ſeule crainte peut en produire d'analogues.

---

(1) » Dans le cours d'une longue maladie, on a ſouvent » à conſoler, à encourager un malade; il faut toujours le » diriger vers d'heureuſes eſpérances, mais ne pas lui en » donner de trop flatteuſes, quand on redoute ou qu'on » attend quelque danger; car il en coute trop de paſſer » d'une douce ſécurité à de nouvelles alarmes; il vaut mieux » l'y conduire par des craintes adroitement ménagées & qui » deſcendent dans ſon ame ſans ſecouſſe & ſans déchirement. » Si le danger s'aggrave, ne lui témoignez pas ſubitement » un intérêt plus marqué que de coutume. Il devine bientôt » que cet intérêt nait du péril plus grand où il ſe trouve; » & l'effroi s'emparant de lui, vient troubler les efforts heu- » reux que préparait la nature, & ajouter aux cauſes de » ſa deſtruction. Un homme légèrement bleſſé au doigt, » n'avait fixé l'attention particulière de perſonne : tout-à- » coup il fut ſaiſi d'un violent tétanos, & cette épouvan- » table maladie raſſembla bientôt autour de lui tout ce que » la maiſon renfermait de chirurgiens. A cet intérêt extraor- » dinaire, le malheureux connut l'extrême danger où il ſe » trouvait, toutes les idées de la mort vinrent l'entourer » à-la-fois : & quand, au défaut des reſſources de l'art, » nous voulûmes lui préſenter le charme des trompeuſes » eſpérances, ſon cœur ne put s'ouvrir à l'illuſion; & cet » infortuné, père d'une nombreuſe famille, périt, en cal- » culant avec une amertume affreuſe, toute l'horreur de » ſes derniers momens. « *Petit.* Diſcours ſur la manière d'exercer la bienfaiſance dans les hôpitaux.

Pour peu qu'on ait obſervé avec attention les grandes plaies des organes externes, on a dû voir combien l'influence morale pouvait en modifier la marche. *Petit*, chirurgien en chef de l'hôpital de Lyon, a remarqué qu'elles devinrent promptement mortelles à la funeſte époque du bombardement de cette ville. Les plaies de tête, d'articulation, les fracas par armes à feu accompagnés de grandes commotions ou qui avaient néceſſité l'amputation d'un membre, lui en fournirent les plus fréquens exemples. Les eſpérances les mieux fondées, à en juger par l'aſpect de la plaie, ſe ſoutenaient juſqu'à la naiſſance d'une fièvre pernicieuſe qui conduiſait promptement tous les malades au tombeau, ſi l'on ne ſe hâtait de bonne heure de donner le quinquina.

Une femme avait été opérée de la hernie : ſa plaie fraîche & vermeille marchait rapidement à la cicatrice, lorſqu'elle fut ſubitement frappée de gangrène par l'effroi cauſé par la journée du 29 mai.

Je dois rapporter ici un fait bien intéreſſant & qui prouve combien, en inſpirant la douce eſpérance, on contribue à la terminaiſon heureuſe des plaies extrêmement graves. Dans un engagement qu'une diviſion de la flottille a eu avec la ſtation anglaiſe, *Pierre Pie* ſoldat du 28e. régiment de ligne, fut très-grièvement bleſſé aux deux jambes par un éclat de bombe. Malgré le déſordre qui exiſtait dans les plaies, on conçut l'eſpoir de conſerver les deux jambes & l'on ne fit point d'amputation.

La continuité & la violence des douleurs qui réſultaient de ces énormes bleſſures, rendaient le ſyſtême

nerveux extrêmement irritable ; la moindre affection morale, la moindre contrariété qu'éprouvait le malade le mettaient aux portes du tombeau. *L'Empereur*, dans ce temps vint viſiter l'hôpital, parla au bleſſé, lui prodigua toutes les conſolations dues aux braves & lui dit : *ſi tu reſte eſtropié, je te nomme capitaine des invalides.* Le prince *Joſeph* (aujourd'hui Roi de Naples) vint le voir pluſieurs fois depuis, & l'entretint dans cette eſpérance. Ces différentes viſites produiſirent l'impreſſion la plus avantageuſe ſur le malade qui, depuis cette époque, fit des progrès rapides vers la guériſon.

Le malade a toujours les yeux fixés ſur le viſage de ſon médecin. C'eſt là qu'il cherche à deviner ſon ſort. Il faut donc que le médecin tâche de n'inſpirer par ſa phyſionnomie que la confiance & l'eſpérance. Si on a l'air de s'occuper du malade d'une manière trop empreſſée, de s'intéreſſer trop à lui, il en conclut que ſon état eſt dangereux & le trouble où le met cette idée finit par réaliſer ſes ſoupçons.

Le chirurgien qui fait les grandes opérations, doit bien étudier le caractère des ſujets qu'il a à opérer. Il doit, par exemple, ſurprendre les gens faibles, les enfans, les femmes. Autrement la crainte leur ferait mille fois ſouffrir la douleur de l'opération pendant le temps qui la précéderait. Quand au contraire on les ſurpend, ils n'ont pas le temps de penſer au danger, & l'imagination n'a pas le temps de le leur exagérer.

Je viens de donner des preuves nombreuſes de la malheureuſe influence, de la crainte, je remarquerai

cependant qu'on rencontre quelques cas où cette paſſion produit de bons effets. Il eſt certaines maladies qui n'attendent pour tout ſecours qu'une ſurpriſe vive, une forte commotion, des moyens extraordinairement perturbateurs. On a vu des maladies cauſées par des affections morales être guéries par le même genre de paſſion qui les a fait naître. L'épilepſie cauſée par la terreur a été guérie par la terreur. J'ai vu une frayeur vive faire ceſſer ſur le champ une fièvre intermittente qui avait été occaſionnée par la frayeur. Une dame ſourde depuis cinq ans, revenant de Pantin, fut aſſaillie ſur le Boulevard du Temple par un gros chien qui s'élevant ſur ſes pattes de derrière, lui plaça bruſquement les pattes de devant ſur la poitrine ſans avoir intention de la mordre ; & en effet il ne lui fit pas d'autre mal ; mais elle en eut une telle frayeur, qu'elle fut renverſée & qu'elle s'évanouit. En revenant à elle-même, elle entendit parfaitement tout ce qu'on diſait autour d'elle & s'apperçut, à ſa grande joie, que ſa ſurdité était totalement diſſipée.

Je citerai encore à cette occaſion le docteur *Petit* qui, dans ſon diſcours ſur l'influence de la révolution ſur la ſanté publique, parle d'une jeune fille de 18 ans, qui longtemps tourmentée par les pâles couleurs, était reſtée ſujette à des palpitations de cœur qui devenaient inſupportables, au plus léger mouvement, & dont l'excès amenait ſouvent la défaillance. Cette affection fut combattue ſans ſuccès, & cette jeune perſonne abandonnée de l'art, vivait en ſe confiant à la nature, lorſque, dans la terrible journée du 29 mai 1793, elle

ſe trouva en traverſant le quai du Rhône expoſée au feu de deux colonnes ennemies : Une allée dans laquelle elle ſe précipita, la garantit du danger, mais ne lui ſauva pas cet effroi, ce trouble profond de l'ame, qu'elle dut éprouver pendant une heure que dura le combat. Dans une poſition auſſi cruelle pour ſon état, elle ne tomba point en défaillance, mais elle éprouva dans toute la poitrine une chaleur brûlante qui fut ſuivie d'un vomiſſement abondant de matières glaireuſes. Tranſportée chez elle, elle eut un mouvement de fièvre qui dura trois jours, finit par des ſueurs copieuſes, & laiſſa la malade complétement délivrée de ſes palpitations, & de toutes les autres incommodités qui les accompagnoient

Un fait non moins intéreſſant, eſt la guériſon d'une hydropiſie générale chez une femme de 50 ans. Le premier jour du bombardement, l'enflure diſparut tout-à-coup ; on crut cette femme perdue. Mais bientôt les forces que la frayeur avait concentrées dans le centre des organes, ſe déployèrent avec rapidité, la fièvre s'établit, & ſous ſon influence heureuſe, une diarrhée ſalutaire, un flux abondant d'urines, vinrent rendre aux ſécrétions toute la maſſe du liquide réſorbé.

Le docteur *Brion* a vu s'arrêter tout-à-coup une perte utérine qui durait depuis trois ans, chez une dame qui éprouva toutes les agitations de la crainte pendant la proſcription dont elle fut frappée ſous le règne de la terreur.

En feuilletant les écrits des obſervateurs on trouve un aſſez grand nombre d'hiſtoires de paralyſie, de

convulſion, de rhumatiſme, de goutte, guéris bruſquement à la ſuite de violentes frayeurs. On montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monſtrueuſe. Le bruit ſe répand que cet animal s'eſt échappé. Un goutteux qui entendait la meſſe dans une chaiſe à porteur ſe lève tout-à-coup, &, courant va monter ſur un autel d'où il grimpe dans une niche. A l'époque du bombardement de Lyon, on a vu un paralytique effrayé ſe ſauver dans une cave pour ſe mettre à l'abri du danger.

Le docteur *Alibert* dans ſon excellent traité de matière médicale, rapporte le fait ſuivant : une jeune dame d'un caractère très-aimable & d'un eſprit très-diſtingué, avait une propenſion ſingulière à des accès de convulſion, qui ſe renouvellaient preſque tous les trois jours, ſans qu'aucun des remèdes qu'elle avait tentés eut pu apporter la moindre amélioration dans un état vraiment déplorable. Se trouvant à Lyon dans le ſein de ſa famille, à l'époque déſaſtreuſe du ſiége de cette ville infortunée, les ébranlemens imprimés à ſon ſyſtême nerveux par les bruits épouvantables des canons qui ſe répondaient de toutes parts, la frappèrent d'une telle commotion, qu'elle n'a plus éprouvé de ſemblables ſymptômes.

Les bains froids de ſurpriſe, conſeillés par *Vanhelmont* pour le traitement de la mélancolie, & avec leſquels il dit avoir opéré pluſieurs guériſons, agiſſent en produiſant une impreſſion vive & ſubite, une grande frayeur. Nous avions dernièrement ici commencé à traiter de cette manière, un malheureux jeune homme atteint d'une profonde mélancolie. Nous l'avons fait

précipiter plusieurs fois dans la mer. Son état s'améliorait beaucoup quand des circonstances imprévues, qui le firent partir sur-le-champ, nous empêchèrent de continuer le traitement & nos observations. (1) Une dame était attaquée depuis long-temps d'un mélancolie, qui n'avait pu céder à aucun des remèdes que lui avaient administrés différens médecins. On l'engaga à aller à la campagne, on la conduisit dans une maison où il y avait un canal, & on la jetta dans l'eau sans qu'elle s'y attendit. Des pêcheurs étaient disposés pour la retirer promptement. L'effroi lui rendit la raison qu'elle a conservée pendant sept ans.

Les sollicitudes continuelles de l'amour, les peines de la jalousie surtout, dépendent en grande partie de la passion de la crainte, & produisent sur l'économie à-peu-près les effets que nous venons de décrire, modifiés, toute fois, par l'influence particulière des organes génitaux.

La crainte est aussi l'affection principale d'où dérivent les soucis, les soins dévorans, les transes continuelles de l'avare, du joueur & de l'ambitieux, *Swift* était maigre & décharné tant qu'il fut maîtrisé par l'ambition. Dès qu'il eut perdu l'esprit il reprit son embonpoint. *Zimmerman.*

Au nombre des passions factices dont le principal élément est la crainte & qui par conséquent peuvent produire des effets fâcheux sur l'économie, n'oublions pas de ranger la *superstition*, cette passion aveugle qui

(1) Voyez les Mémoires de la Société de Médecine de Paris, 1783.

aſſervit la religion aux caprices de l'imagination, qui remplit l'eſprit d'inquiétudes continuelles, de fauſſes terreurs, de déſeſpoir; qui conſume en quelque ſorte les hommes vivans, avec les flammes de l'enfer qu'elle leur fait appréhender continuellement; qui ſouvent fait commettre des actions ridicules, injuſtes & cruelles, non ſeulement ſans honte & ſans remords, mais encore avec une ſorte de joie & de conſolation (1). C'eſt ſur-tout chez les perſonnes d'une imagination vive, mais d'un jugement borné, chez les jeunes gens, dans les pays méridionaux, qu'elle exerce ſes ravages.

Les terreurs ſuperſtitieuſes peuvent donner lieu à des affections ſpaſmodiques de tous les genres & ſurtout à la manie & à la mélancolie. On pourrait citer une infinité d'hiſtoires de mélancolies, les plus fâcheuſes produites par la ſuperſtion. *Sauvages* nous parle d'une femme qui, déſeſpérant de ſon ſalut, ſe pendit à une des poudres de ſa chambre, après avoir fait ſortir ſes domeſtiques. *Lorry* (2) en a vu pluſieurs exemples, entr'autres celui-ci : un acteur célèbre dans la tragédie, tourmenté continuellement par la funeſte idée qu'il devait être damné, tomba dans une profonde mélancolie & ſe croyant ſans ceſſe pourſuivi par les diables, il termina ſa malheureuſe exiſtence en ſe précipitant d'une fenêtre.

---

(1) La crainte fanatique à la reconnaiſſance
Arracha l'encenſoir, & ſon culte odieux
Par le ſang des humains ſollicita les dieux.
Delille. Poëme ſur l'imagination.

(2) De Melancoliâ, part. 1, cap. 6.

Ce qui rend cette paſſion encore plus dangereuſe, c'eſt qu'aucune ne ſe communique plus facilement. L'enthouſiaſme d'un ſeul peut quelquefois exercer ſur la multitude qui le voit, qui l'entend, un empire étonnant. On connaît l'hiſtoire des convulſionnaires de St.-Médard.

Les impreſſions trop fortes que produiſent les fougeuſes déclamations de certains prédicateurs, les craintes exceſſives qu'ils donnent des tourmens de l'autre vie, font dans des eſprits bornés & crédules des révolutions ſurprenantes. On a vu à l'hôpital de Montelimart, pluſieurs femmes attaquées de manie & de mélancolie, à la ſuite d'une miſſion qu'il y avait eue dans cette ville. Elles y étaient ſans ceſſe frappées des peintures horribles qu'on leur avait inconſidérement préſentées ; elles ne parlaient que de déſeſpoir, de vengeance, de punition, &c. une entr'autres ne voulait abſolument prendre aucun remède, s'imaginant qu'elle était en enfer & que rien ne pouvait éteindre le feu dont elle prétendait être dévorée. Ce ne fut qu'avec une extrême difficulté qu'on vint à bout d'éteindre les prétendues flammes.

LA HONTE.

La honte eſt une crainte légère. C'eſt la crainte de l'humiliation. Nous n'en dirons pas d'avantage parce que ſes effets ſur l'économie ne ſont pas ordinairement fâcheux. Obſervons cependant qu'on rapporte des morts ſubites cauſées par la honte.

LA COLÈRE.

La nature a donné aux animaux la colère pour les exciter à ſe défendre contre leurs ennemis, repouſſer toute agreſſion injuſte de leur part, les punir & les mettre auſſi dans l'impuiſſance de nuir. Et comme la colère eſt la paſſion la plus importante, la plus néceſſaire à la conſervation de l'individu, c'eſt auſſi la plus commune. Elle eſt de tous les âges, de tous les tempéramens, de tous les pays, en variant toutefois, de fréquence & d'intenſité, ſuivant toutes ces circonſtances.

Mais l'homme abuſe des plus utiles préſens de la nature, ſon imagination le trompe continuellement. Les effets de ſa colère ſont ſouvent très-injuſtes, elle a fait commettre à l'homme les plus grands crimes, elle a fait couler le ſang innocent, elle a porté le carnage dans les villes, le déſordre dans les empires. Auſſi eſt-elle de toutes les paſſions la plus à craindre; & dans l'état de ſociété, avons-nous été obligé de la réprimer en réſervant aux lois la punition des injures.

Obſervons un homme qui ſe laiſſe emporter par les excès de la colère, remarquons le changement ſubit qui ſe produit dans ſes idées, ſes traits, ſes geſtes, ſes actions, & nous verrons combien eſt violente l'agitation quelle lui cauſe. » La colère, dit *Lachambre*, n'eſt pas de ces paſſions qui s'inſinuent doucement dans l'ame, qui la flattent d'abord & qui, par de faibles commencemens lui ôtent le ſoupçon de leur violence. Elle y entre avec impétuoſité & à force ouverte; ou, pour mieux dire, elle n'y entre pas,

elle y tombe comme la foudre qui frappe à l'imprévu, & qui ne met point de temps entre ſa chute, & l'embrâſement qu'elle cauſe. Car ſitôt qu'un homme en eſt atteint, il ſe ſent enflammé de dépit & de dédain ; la vengeance ainſi qu'un torrent de feu ſe répand en toutes ſes penſées, la fureur gagne ſa raiſon & ſon jugement, &, comme une flamme dévorante, elle court & bruit dans ſes veines, elle pétille dans ſes yeux, elle éclate en ſes paroles. Ce ne ſont que menaces, qu'imprécations & que blaſphêmes; & plus il y a de douceur & de faibleſſe en ſon naturel, plus ſa paſſions eſt aigre & impétueuſe, plus elle eſt criarde & inſolente. Il n'y a point de reſpect ni de conſidération qui le puiſſent retenir ; il ne connaît plus de maîtres, d'amis, ni de parens; le ſilence l'irrite, les excuſes l'outragent, ſouvent même l'innocence ne lui eſt pas moins inſupportable que l'injure. «

L'idée de vengeance eſt donc la ſeule qui occupe l'homme en colère. Elle eſt peinte ſur ſon viſage hagard & farouche, elle eſt anoncée par toute ſon expreſſion extérieure. Il ne peut ſe retenir & bientôt ſes projets de vengeance ſe découvrent ; alors il éclate en cris, en menaces, il invoque même le ciel & l'enfer, pour ſuppléer à ſon impuiſſance. La rougeur extrême de ſon viſage & l'extrême vivacité de ſes mouvemens, annoncent la plus grande agitation. Tel eſt à-peu-près l'état de l'homme en colère, quand ſon ennemi eſt abſent ou plus faible que lui. Mais ſi cet ennemi eſt préſent & ſurtout lui eſt ſupérieur au phyſique & au moral, ſa colère eſt contrainte, elle eſt

concentrée, il ſe tait, ſon viſage eſt pâle, ſon œil ſec & terne. Cet état, s'il dure, eſt terrible & produit un tremblement inſupportable, le cœur eſt extrêmement reſſerré, la reſpiration interceptée, au point quelquefois de produire la ſuffocation. Mais heureuſement pour lui, la fureur vient ſuccéder à cette colère concentrée, l'état de l'économie change, toutes les forces qui étaient au centre ſe portent à la circonférence avec une exploſion d'autant plus forte, que la contrainte a été plus longue. Le viſage devient très-rouge, les vaiſſeaux de la cornée ſont injectés, les yeux ſont étincellans, l'action & la force muſculaires ſont portées à un point extrême. Sur la fin de ſon accès, s'il penſe avoir ſatisfait à ſa paſſion, il traite ſon ennemi avec inſolence, il l'outrage; la joie qu'il en reſſent intérieurement ſe peint ſur ſon viſage & lui procure un grand ſoulagement. Mais s'il s'imagine le contraire, s'il n'a pas pu avoir une ſatisfaction ſuffiſante, il tombe dans la triſteſſe & le déſeſpoir.

La colère, comme toutes les autres paſſions, préſente une foule de nuances & varie de degrés à l'infini, ſuivant les circonſtances. Mais, dans tous les cas cependant, elle eſt remaquable par la force & la violence avec laquelle elle agit, & l'on a pluſieurs exemples d'accès de colère ſuivis de mort ſubite.

Tourtelle, (Elémens d'Hygiène, tome 2) dit qu'un tranſport furieux a occaſionné chez une femme des mouvemens convulſifs qui ſe ſont terminés par la mort au bout de ſix heures.

Chez une autre la colère a cauſé un état de ſuffocation qui l'a ménée à la mort.

Tous les auteurs ſont pleins d'obſervations d'apoplexie, d'épilepſie, de convulſions, de cholera morbus de vomiſſemens bilieux, d'hématemèſe, de mélena, d'ictère ſubit, de ſuppreſſion de règles, de perte, d'avortement, de fièvres inflammatoires, bilieuſes, &c. cauſés par la colère.

J'ai été conſulté pour une léſion organique du cœur, qui, évidemment, a été la ſuite d'un emportement de colère. J'ai vu des hémorroïdes accidentelles dues à la même cauſe : la fréquence des accès de colère produit l'hémophtyſie, & favoriſe le développement de la phtyſie pulmonaire, chez ceux qui y ſont diſpoſés.

Souvent un accès de colère fait rentrer la goutte, & produit ainſi les affections les plus dangereuſes. *Pinel* (Med. Clin. p. 259,) nous fournit deux exemples de gouttes rentrées par emportement de colère & ayant cauſé l'une l'inflammation de l'eſtomac, l'autre l'inflammation de l'organe pulmonaire.

Les obſervateurs ont ſignalé l'influence de la colère ſur la ſécrétion de certains fluides, dont elle change & la quantité & la qualité. On dit vulgairement que la colère met la bile en mouvement, en effet l'influence de cette paſſion ſur la ſécrétion de la bile eſt remarquable. Celle qu'elle exerce ſur le lait des nourrices n'eſt pas moins importante. *Boerhave*, dit qu'une nourrice ayant fait teter ſon nourriſſon pendant un accès de colère, l'enfant eut auſſitôt une attaque d'épilepſie & fut épileptique toute ſa vie. L'expreſſion

commune, *écumer de colère*, prouve combien la quantité de la salive est augmentée, mais la colère n'influe pas seulement sur la quantité de la salive, elle change la nature de ce fluide & l'altère d'une manière particulière. *Lecat* (Traité des Sensations, p. 154, tom. I.) rapporte des observations qui tendent à prouver, que le virus hydrophobique n'a le caractère vénéneux, que parce que l'animal qui le lance est en colère; que la morsure de l'animal le moins venimeux, comme l'homme, le cheval, la devient presqu'autant que celle de la vipère, si on met ces animaux dans le même degré de passion. *Lecat* a observé lui-même la morsure d'un homme en colère, laquelle morsure avait tous les caractères des morsures venimeuses.

(1) On a vu un coq en colère donner la rage par un seul coup de bec.

(2) Un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un transport de colère, avait le lendemain tous les symptômes de la rage, & en est mort.

J'avais oublié de dire plus haut qu'il y avait plusieurs exemples d'hydrophobie spontanée, causée par la colère, Voyez les mémoires de la Soc. de Méd. de Paris, an 1783, & *Pouteau* (Obs. sur la Rage, p. 7) qui rapporte l'observation d'un maître de pension qui devint hydrophobe, un quart d'heure environ après un violent accès de colère.

La colère ne produit pas toujours des effets funestes.

---

(1) Transact. Philos.

(2) Mix. Cur. Nat., an 1706.

La vive commotion qu'elle cauſe a été très-avantageuſe dans certains cas. Des paralytiques ont recouvré la ſanté après un accès de colère. Pluſieurs mélancoliques ont été tirés de leurs profondes rêveries & même guéris radicalement par le changement violent qu'elle amène dans toute l'économie. Lors même qu'elle ne guérit pas les mélancoliques, la colère produit chez eux un changement momentané qui leur eſt avantageux; elle donne pour l'inſtant plus d'activité à certaines fonctions de leur économie, & ils en éprouvent un ſoulagement manifeſte. *Boerhave*, rapportait à ſes élèves l'hiſtoire ſuivante : un homme très-ſavant, était devenu mélancolique; l'objet de ſon délire excluſif était de croire qu'il avait les cuiſſes de verre; il demeurait, en conſéquence, toujours aſſis dans la crainte de les caſſer. Une ſervante aviſée donna, en balayant, un tel coup dans les cuiſſes du pauvre mélancolique, qu'il ſe mit dans une colère violente, au point qu'il ſe leva & courut après la ſervante pour la frapper. Lorſqu'il revint à lui, il fut tout ſurpris de pouvoir ſe ſoutenir & de ſe trouver guéri.

LA HAINE.

La haine dont la nature a muni l'homme dans de ſi bonnes intentions, cette paſſion qu'elle lui a donnée comme le principal moyen conſervateur de ſon être, puiſque la haine devait ſervir à l'éloigner de ſes ennemis, la haine, dis-je, eſt devenue au contraire entre ſes mains une des principales cauſes de ſa deſtruction : tellement l'homme entraîné par ſon imagination & corrompu

corrompu par les vices de la ſociété, a bouleverſé les lois de la nature!

Je ne dirai point tout le mal que la haine a cauſé au genre humain. L'hiſtoire de tous les peuples eſt remplie des horreurs qu'elle fait commettre; par-tout on trouve des traces du ſang qu'elle a fait couler injuſtement.

Dans mes conſidérations ſur les tempéramens, ſur les climats, &c., j'ai indiqué quels ſont les individus les plus ſuſceptibles de cette paſſion. J'ai fait voir que dans les climats brulans (1) elle y eſt très-commune & que ſurtout elle y préſente ſouvent une durée interminable. En effet c'eſt en Italie qu'on rencontre de ces paſſions haineuſes que le temps même ne peut effacer, qui ſont héréditaires dans les familles. C'eſt dans ces contrées que la haine implacable de quelques particuliers, a donné naiſſance à des factions rivales, qui ont porté la déſolation dans les villes, en y commettant des excès de tout genre. C'eſt dans ce pays que la torche permanente de la diſcorde, a entretenu ſi long-temps ces fameuſes querelles des Guelfes & des Gibelins.

---

(1) La mémoire nourrit les paſſions terribles,
Sur-tout dans ces climats, dont les âpres chaleurs,
Ainſi que les poiſons exaltent les fureurs.
Là, par l'homme ſuperbe une injure endurée,
Deſcend profondément dans ſon ame ulcérée.
Pour lui plus de plaiſir; ſa barbe, ſes cheveux
Croîtront juſqu'au trépas d'un mortel odieux.

Delille. Ouvr. cité.

La haine produit des effets bien différens, ſuivant la force phyſique ou morale de celui qui éprouve ce ſentiment. Car ſes moyens de vengeance varient en raiſon de ſa force ou de ſa faibleſſe, de ſon courage ou de ſa lâcheté. S'il a la force & le courage en partage, il éclate ouvertement, il inſulte publiquement ſon ennemi, il le provoque s'il eſt préſent, la colère l'agite, il ne s'occupe que d'exécuter ſa vengeance au moyen de ſes propres forces, il jouit d'avance du plaiſir que doit lui faire éprouver la punition de l'injure. Mais s'il eſt faible, ou timide, ou lâche, il craint de faire connaître ſes ſentimens; c'eſt dans les ténèbres qu'il cherche à aſſouvir ſa paſſion; les moyens les plus bas, les plus vils ſont ceux qu'il emploie pour nuire à ſon ennemi : & s'il ne peut y parvenir, il eſt rongé par un chagrin mortel.

On ſent combien la haine peut offrir de nuances, de variétés, & par conſéquent combien il eſt difficile d'en décrire les effets ſur l'économie animale. Cependant, en général, la haine eſt une paſſion qui ſe forme lentement & qui cauſe un chagrin ſombre. L'homme haineux s'exagère continuellement les torts de ſon ennemi; ſon imagination lui fait voir toutes les actions de l'homme qu'il hait à travers un verre enfumé; & le trompant ainſi, elle lui fait former, ſur les plus légères apparences, des ſoupçons qui deviennent bientôt pour lui des certitudes, & le perſuadent ſouvent de la réalité d'une injure imaginaire. La paſſion pouſſe des racines de plus en plus profondes & la haine finit par devenir éternelle. Alors pendant tout le reſte de ſa vie

il ne penſe qu'à nuire à ſon ennemi & cherche toutes les voies qui peuvent le mener à ſon but. Heureux ſes enfans, s'ils n'héritent pas de la paſſion de leur père!

D'après le peu que je viens de dire ſur la haine, on voit que cette paſſion donne naiſſance à la douleur, à la triſteſſe, à la crainte, à la colère, & même à la joie, & que par conſéquent, elle eſt dans le cas de produire ſur l'organiſation de l'homme, les effets divers de toutes ces paſſions.

La mélancolie eſt je crois, la maladie qu'elle cauſe le plus fréquemment. Le chagrin que la haine fait éprouver, la direction continuelle des idées vers l'objet odieux, finiſſent par donner au ſyſtême nerveux une habitude vicieuſe.

D'ailleurs on ſait que les hommes les plus diſpoſés à la mélancolie ſont auſſi les plus diſpoſés à la haine.

Remarquons auſſi que la haine porte une influence ſpéciale ſur les organes biliaires, & que des états particuliers de ces organes, rendent l'individu très-ſuſceptible des paſſions haineuſes.

L'ENVIE, LA JALOUSIE.

L'envie & la jalouſie produiſent ſur l'homme les effets mixtes des différentes paſſions dont elles ſe compoſent & particuliérement de la haine, que ſouvent elle fait naître & qu'elle entretient. En effet, il ſuffit de voir dans le bonheur la perſonne dont on eſt envieux pour la haïr, pour taxer la nature entière d'injuſtice & d'ingratitude, éprouver la plus grande peine, &, ſi cet état eſt prolongé, ſe conſumer de chagrins.

Au contraire, ſi elle éprouve des malheurs, l'homme envieux éprouve une jouiſſance, un ſentiment de joie intérieure.

Lui ſouhaiter encore plus de mal, déſirer la voir dans la détreſſe & même expirer dans les tourmens, ſont les derniers déréglemens de l'envie & de la jalouſie.

Je termine ici bruſquement mon mémoire. Le ſervice très-actif dont je ſuis chargé maintenant m'empêche de m'en occuper d'avantage, & ne me laiſſe pas même le temps de faire un réſumé qui devrait être la fin naturelle de mon travail.